

Langage et pensée : dualité sémiotique ou dualisme cognitif ?

François Rastier

Directeur de recherche CNRS-INaLCO
frastier@gmail.com

(*Intellectica*, n°56, 2011/2, pp. 29-79)

*Vous n'avez plus le droit de diviser,
et d'admettre d'un côté le mot,
de l'autre sa signification.*

Ferdinand de Saussure, *ELG*, p. 93 [1891].

1. Problématique

Résumé. — Renforcée par la séparation entre l'âme et le corps, entre l'intelligible et le sensible, la séparation entre le langage et la pensée doit beaucoup à l'universalisme de la métaphysique occidentale : entre l'universalité « cognitive » de la Raison et la diversité irréductible des langues, des discours et des genres, comment trouver une solution de continuité ?

Ce problème mal posé semble être à la source des principales difficultés que rencontre la linguistique cognitive, car il conduit à privilégier des modèles du signe et des préconceptions du langage également inadéquats, dans la mesure où ils relèvent de la philosophie du langage et non de la linguistique comparée.

En approfondissant les textes retrouvés de Saussure, on peut formuler une théorie des dualités linguistiques qui permette de dépasser le dualisme philosophique traditionnel, en restituant la dimension praxéologique (et non ontologique) des relations sémiotiques fondamentales. Cela conduit à une reconception du langage et plus généralement des objets culturels.

Mots clé : Dualités, dualisme, sémosis, point de vue, grammaires de construction.

Abstract. — Reinforced by the separation between the soul and the body between the intelligible and the perceived, the separation between language and thought owes a great deal to the universalism of Western metaphysics.

How can a solution of continuity be found between the "cognitive" universality of Reason and the irreducible (or fundamental) diversity of languages, discourses and genres? This ill-posed problem seems to be at the origin of the main challenges facing cognitive linguistics, since it tends to favour inadequate models of the sign and equally inadequate preconceptions about language, rooted as they are in the philosophy of language, rather than in comparative linguistics.

By digging deeper into the new found texts of Ferdinand de Saussure, a theory of dualities can be put forward that will overcome traditional philosophical dualism, and restore the praxeological (and not ontological) dimension of fundamental semiotic ou relationships. This will lead to a new vision of natural language and more generally of cultural objects.

Key words: Dualities, dualism, semiosis, viewpoint, construction grammars.

Qu'elle soit orthodoxe et se réclame du paradigme symbolique, ou qu'elle soit dissidente et s'appuie sur les grammaires de construction, la linguistique cognitive conserve une préconception générale du langage et des signes issue de la philosophie du langage : les différents courants s'affrontent certes sur le format et la nature des représentations, mais partagent une même conception générale du sémiotique. En nous appuyant sur des analyses précédentes (l'auteur, 1991, 1996) et en dialogue avec des investigations nouvelles (François, 2008 ; Guignard et Puckica, 2009) et tout particulièrement Guignard (2010), nous souhaitons préciser pourquoi la sémiotique implicite de la linguistique cognitive la conduit à des apories et dans quelle mesure la problématique sémiotique néo-saussurienne pourrait formuler une alternative plausible, compatible tout à la fois avec la linguistique historique et comparée (dont elle est issue) et avec la linguistique de corpus qui se développe aujourd'hui.

Deux thèses. — Depuis plus d'un demi-siècle, les développements de la linguistique cognitive se sont toujours explicitement déterminés par rapport aux états successifs de la théorie chomskyenne. De cette théorie largement connue, nous ne retiendrons que quelques principes critères utiles à notre exposé.

(i) L'objet de la linguistique est le langage et (très secondairement) les langues. Les grammaires propres aux langues résulteraient de *paramétrages* de la grammaire universelle¹ qui décrit le langage (le mot *grammaire* conserve ici l'acception que lui confère la théorie des langages formels, où la théorie des grammaires voisine avec la théorie des automates). Au demeurant, le langage même apparaît comme une notion dérivée de la grammaire, et, ajoute Chomsky, « probablement inintéressante ».

(ii) La sémiotique qui convient à la description du langage est la sémiotique logique : dans la formulation globale qu'en ont donné Morris et Carnap, elle préside à la tripartition entre syntaxe, sémantique et pragmatique².

Nous avons jadis proposé des arguments pour soutenir que ces deux thèses sont inadéquates et que la linguistique gagnerait à s'en priver.

(i) D'une part, la linguistique s'est constituée en discipline, à la fin du XVIII^e siècle, en prenant pour objet la diversité des langues, alors même que la tradition philosophique avait toujours postulé l'unicité du langage, fondée sur l'universalité des opérations de la pensée et gagée sur l'invariance des référents (selon Aristote, dans le *Peri hermeneias*, les pensées et les choses sont les mêmes pour tout le monde). La linguistique a ainsi récusé les grammaires générales qui foisonnaient alors et se proposaient de démêler « les véritables opérations de la pensée » sous le voile trompeur de l'expression. Elle a par ailleurs élaboré une méthodologie historique et comparative qui reste commune aux sciences de la culture et s'appuie sur une épistémologie de la diversité, telle que l'on ne peut caractériser une langue, ni *a fortiori* un texte ou un mot, que par un jeu méthodique de différenciations. Les principes de la sémantique différentielle découlent de cette épistémologie.

(ii) D'autre part, la notion de signe utilisée par la tradition cognitiviste orthodoxe convient aux langages formels mais non aux langues. Elle réduit en effet les signes à de purs signifiants, des *sign-vehicles* dans la terminologie de Ogden et Richards. Leurs signifiés sont hors des langues,

¹ On préférera ainsi traiter de l'origine du langage et non de l'histoire des langues, sans trop s'aviser que le langage est une notion philosophique et que l'origine reste un problème métaphysique, alors que les langues sont bien des « objets » empiriques et l'histoire un problème scientifique.

² Nous avons détaillé comment cette tripartition a été dérivée du modèle aristotélicien traditionnel (la triade Signe / Concept / Référent), reformulé par Ogden et Richards (1923), combiné avec la tripartition antique entre Grammaire, Logique et Rhétorique, qui constituait la première section des arts libéraux, connue sous le nom de *trivium* (cf. l'auteur, 1990, 2009).

dans des concepts, représentations mentales, espaces mentaux, etc., décrits soit par une sorte de logique (cf. la « forme logique » représentant le sens des phrases), soit par une psychologie (« étudier la sémantique, c'est étudier la psychologie cognitive », telle était la thèse de Jackendoff, dans *Semantics and Cognition*, 1983)³. Aussi les signes linguistiques sont-ils considérés comme de simples « formes ».

Ces thèses inadéquates sous-tendent un dualisme qui sépare signifiés et signifiants : elles sont en effet liées par le préjugé traditionnel qui fait du langage l'instrument de la pensée, censée être universelle. Cette conception instrumentale du langage récuse par avance l'idée que les signifiés puissent être relatifs à des langues ou à des textes et qu'ils doivent être distingués des concepts logiques ou psychologiques (cf. l'auteur, 1991, ch. 3). Comme les langues sont multiples et leurs diversités considérées comme inessentiels, la variété de leurs expressions doit être rapportée à des accidents superficiels : pour comprendre les langues, il faudrait alors les décrire au niveau des représentations ou des contenus de conscience, qui par bonheur sont universels — ou du moins descriptibles par des principes universels.

Si personne parmi les cognitivistes ne conteste l'autonomie de la pensée, tous dénie celle du langage. La sémantique doit à cette dénégation d'occuper dans la linguistique cognitive un rôle central : en effet, comme il l'a toujours été jusqu'à Saussure, le sens y reste identifié à des représentations. La linguistique cognitive rapporte donc les phénomènes linguistiques à des processus mentaux censés les expliquer.

La valeur étiologique accordée aux processus mentaux suppose deux relations fondamentales entre langage et pensée, tout à fait traditionnelles en Occident, et qui ont toujours empêché la constitution d'une linguistique autonome : (i) le langage est un produit de la pensée ; (ii) il en est un instrument⁴. À ces deux titres, le langage est considéré comme le produit et le moyen d'un processus de connaissance. Cette conception instrumentale du langage impose naturellement une approche fonctionnelle : « Si le langage est un des outils conceptuels de l'homme, il doit être non pas étudié de façon autonome, mais considéré par rapport à sa fonction cognitive : interpréter, ordonner, fixer et exprimer l'expérience humaine » (Geeraerts, 1991, p. 27).

Remarque. — Vraisemblablement, le dualisme philosophique est une sécularisation du dualisme religieux : dans les religions abrahamiques, il a fallu concilier l'unité principielle de la parole divine (« sans lettres et sans sons », écrit Rûmi, *Livre du dedans*, ch. 15) et la diversité des langues humaines.

Cette opposition se reflète au sein de la cognition même, pour ce qui intéresse notamment le langage. Saint Augustin, dans le *De Trinitate*, distingue ainsi le verbe du cœur (indépendant des langues des Gentils) du langage extérieur qui varie avec les peuplades. Moins exalté, Thomas d'Aquin, estime que la Raison est forme de l'âme. La diversité des langues reste de toutes façons accidentelle, alors que leur unité est substantielle. Dans le paradigme formel contemporain, cette unité est assurée par la Grammaire universelle.

Le monisme apparaît alors comme un envers complice du monothéisme. Il se heurte à des apories somme toute comparables, car il doit abriter en son sein un dualisme matière/esprit. Ainsi, le matérialisme militant du Cercle de Vienne peine-t-il à concilier les deux aspects de son ontologie : une ontologie des entités individuelles, simples objets matériels, dérivée de la tradition occamiste, et une ontologie des relations universelles, qui informe une logique des objets quelconques. Cette tension se reflète dans le nom même du *positivisme logique* et dans tous les modèles entité-relation partout diffusés dans les sciences cognitives et en informatique.

³ Jackendoff estime ainsi que « la structure sémantique est la structure conceptuelle » (1983, p. 85) ; ou Langacker que « le sens est identifié avec la conceptualisation » (1986, p. 3).

⁴ Pour Jackendoff, le langage aide la pensée : « Bien qu'il ne soit pas la source ou la cause de la pensée, il pourrait bien la faciliter », car il la stabilise en mémoire, et « aide à différencier les concepts plus clairement » (1987, p. 322). Pour Catherine Harris, le langage « est un système conventionnel pour coder les intentions communicatives » (1990, p. 8).

Les préoccupations théologiques n'ont pas pour autant disparu : voir notamment l'ouvrage de Wierzbicka, *What Did Jesus Mean? Explaining the Sermon on the Mount and the Parables in Simple and Universal Human Concepts* (2001).

La rupture inaboutie ? — Toutefois, la linguistique cognitive actuelle s'oppose à la linguistique cognitive orthodoxe du chomskysme et rivalise avec elle, notamment en privilégiant la sémantique alors même que Chomsky l'excluait de la grammaire, en posant que l'y inclure reviendrait à « faire une grammaire en voulant connaître la couleur des cheveux des locuteurs » (1957, p. 106).

Certes, comme on le sait, la linguistique cognitive a notablement dérivé à partir des thèses chomskyennes initiales concernant la grammaire, sa structure, etc. Ainsi, au début des années 1970, la sémantique générative a-t-elle contesté la centralité de la syntaxe et délaissé les représentations logiques pour recourir à des notions psychologiques, souvent d'ascendance philosophique : les *frames*, les schèmes, les prototypes, etc. Au milieu des années 1980, les grammaires cognitives, celle de Langacker notamment, ont reconnu le caractère sémantique de la syntaxe et proposé des figurations continuistes en traçant des dynamiques dans un espace abstrait⁵. Enfin, nous y reviendrons, au milieu des années 1990, les grammaires de construction ont posé de façon explicite le problème du rapport entre « forme » et « sens », disons entre expression et contenu⁶.

Entre ces trois moments principaux, une continuité se dégage, non seulement par la continuité des auteurs (comme Fillmore, Lakoff ou Jackendoff pour les trois étapes, Langacker pour les deux dernières), mais par la contestation récurrente du cognitivisme orthodoxe dans ses versions classiques dérivées de Chomsky. Ainsi Goldberg (2006, pp. 204-5) définit-elle les Grammaires de Construction en termes négatifs, en rappelant qu'elles ne sont pas compatibles avec le programme minimaliste et que les constructions ne sont pas déterminées par une Grammaire universelle. Toutefois, il semble difficile de se dégager d'une problématique inadéquate sans la critiquer de fond en comble et nous verrons que les Grammaires de Construction restent tributaires de conceptions qu'elles contestent.

2. Les principes sémiotiques implicites du cognitivisme

La sémiotique du positivisme logique. — Dans les recherches cognitives, la réflexion sémiotique n'est traditionnellement présente que sous une seule forme, d'ailleurs théoriquement assez pauvre, la sémiotique logico-positiviste issue de Morris et Carnap. En tant qu'elle est logique, elle ne connaît de fait qu'une seule sorte de signes, les symboles logiques, ou du moins entend y réduire tous les autres (cf. e.g. *English as a formal language*, dans Montague, 1974). Par la théorie computationnelle de l'esprit, le paradigme dit *symbolique* des recherches cognitives transpose les symboles logiques dans le domaine mental. Son réductionnisme prolonge celui du Cercle de

⁵ Sur la sémantique cognitive et l'espace, cf. l'auteur, 1995.

⁶ Cf. François, 2008, p. 4 : « Ce type de grammaire, qui compte actuellement différents courants, trouve son origine il y a une vingtaine d'années dans trois travaux fondateurs. Le plus couramment mentionné est l'article de Fillmore, Kay & O'Connor, Regularity and idiomaticity in grammatical constructions : the case of *let alone*, paru dans *Language* en 1988, mais un an auparavant paraissaient d'un côté *Women, Fire, and Dangerous Things* de G. Lakoff (1988), dans lequel figure déjà la notion de CONSTRUCTION, et le premier volume de la *Cognitive Grammar* de R. Langacker (1987) qui définit aussi toutes les paires {forme-sens} comme des CONSTRUCTIONS. »

Vienne, dont est issue cette forme de sémiotique⁷. Conformément à son objectif de réduction, Morris donnait une définition purement physique du signe : « Un événement physique particulier » (1971, p. 96). Ainsi, le positivisme pratiquait-il déjà la réduction normative au physique dans sa définition même du signe.

Le symbole et le signe linguistique. — Par principe, on peut et l'on doit opérer sur les symboles logiques sans tenir compte de leur contenu. D'un point de vue saussurien, les deux faces du signe linguistique sont indissociables et les symboles logiques ne sont donc pas des signes (dans l'acception linguistique du terme), car leur contenu est dissocié de leur expression⁸. Et surtout il ne leur est pas propre : il peut relever d'un autre langage ou d'un autre niveau de la réalité⁹. Le parallèle serait encore plus discordant si l'on comparait non plus les signes et symboles, mais les textes et les calculs.

Le point crucial pour notre propos reste celui de l'interprétation. Le régime herméneutique du symbole logique est celui du *suspens*, puisque le suspens de l'interprétation est le moyen de déployer l'effectivité du calcul. Toutefois, ce suspens advient entre deux phases où l'interprétation est possible sinon prescrite.

En revanche, le régime herméneutique du signe linguistique est ordinairement celui de l'interprétation compulsive : on ne peut l'isoler et l'identifier que par un faisceau d'hypothèses¹⁰ qu'il est impossible de suspendre, tant dans la description sémantique que dans le traitement psychique. Alors que dans le calcul l'interprétation du symbole est momentanément exclue, celle du signe linguistique est toujours nécessaire.

La séparation des plans du langage. — Diverses formes de dualisme continuent toutefois à peser sur les rapports entre plans du langage, quand on insiste sur leur irréductibilité pour les placer dans des domaines ontologiques différents. Ainsi le signifié est-il assimilé à du non-linguistique : soit des objets dénotés, pour les cognitivistes orthodoxes et les ontologistes, soit des

⁷ Il s'agissait d'unifier toutes les sciences sur le modèle unique de la physique mathématique, selon ce que l'on a appelé la thèse de l'unité de la science. Morris et Carnap ont exposé leur programme dans l'*Encyclopaedia of Unified Science* (1938 ; *Unified Science* traduit le *Einheitswissenschaft* du Cercle de Vienne).

⁸ Aussi Hjelmslev distingue-t-il entre systèmes *symboliques* et systèmes *sémiotiques* (1971 a, p. 142). Seuls les premiers sont définis par une relation terme à terme entre contenu et expression. Plus précisément, les systèmes symboliques sont monoplanes : ils sont constitués d'un plan de l'expression, et le plan du contenu n'est pas configuré par le système. Ainsi, les symboles sont-ils des grandeurs non sémiotiques interprétables ; les langages formels ne sont donc pas des sémiotiques et la logistique post-russellienne aurait eu le tort de généraliser leurs propriétés (cf. 1971 a, *ibid.*)

⁹ Quitte à revenir un instant à une sémiotique du signe, rappelons en quoi les signes linguistiques diffèrent des symboles logiques : a) Les signifiants des signes linguistiques sont doublement articulés, non les symboles. b) Les signes linguistiques ne sont ni des constantes ni des variables. c) Les symboles sont strictement dénombrés au moment de leur institution alors que les signes d'une langue restent en nombre indéfini. d) Les symboles composent strictement leurs significations par des règles syntaxiques, alors que les signes linguistiques n'obéissent pas au principe de compositionnalité. Cela est particulièrement clair au palier du texte. En d'autres termes, le rapport du symbole logique au calcul est celui de l'élément à l'ensemble ; celui du signe linguistique au texte est celui du local au global. e) Le sens des signes linguistiques peut varier indéfiniment selon les occurrences. Les sens lexicaux et même les règles syntaxiques diffèrent selon les discours et les pratiques sociales qui leur correspondent. En outre, les emplois des signes linguistiques peuvent reconfigurer indéfiniment leur sens. En revanche, les symboles conservent la même référence, fût-elle inconnue, au cours du même calcul. f) Les symboles logiques ne connaissent pas de diachronie, ni au sein d'un même calcul (la diachronie ne se confond pas avec la succession algorithmique), ni d'un calcul à un autre. À la différence des signes linguistiques, ils n'ont pas d'autre histoire que celle de leur institution originelle. g) Les signes linguistiques sont susceptibles d'un usage métalinguistique, non les symboles (plus précisément, un langage formel ne peut s'interpréter lui-même). En d'autres termes, les langues connaissent la circularité herméneutique, mais non les langages. h) Enfin, le régime herméneutique des signes linguistiques et des symboles logiques diffère, tant d'ailleurs pour l'identification de leur signifiant que de leur signifié. Pour un développement sur tous ces points, cf. l'auteur, 1996a.

¹⁰ Les arguments et les exemples sont légion : les mots *prendre un verre* compteront pour une lexie si on les fait suivre de *dans le bureau*, mais trois s'il s'agit de *dans l'armoire*.

représentations psychiques, pour les psychologues et les linguistes cognitivistes¹¹. En d'autres termes, on considère le sens comme transcendant au langage qui n'en serait qu'un véhicule.

Dès lors, ce n'est pas le rapport entre les plans du langage qui fait l'objet de l'interprétation. Elle intéresse le seul monde des idéalités psychiques, que ce soit les idées de l'âge classique ou les représentations mentales de la psychologie cognitive. Il s'agit bien là d'un point crucial : si l'on se contente de mettre en parallèle une grammaire des formes et une théorie des idées (idéologie), on ne peut construire une linguistique. Ainsi Kant-il était-il parvenu à « oublier » le langage, car « la dualité du sensible et de l'intelligible n'implique pas une altérité à interpréter, puisque la matière sensible n'est pas en elle-même porteuse de sens »¹².

C'est pourquoi le programme d'une sémantique linguistique est tout à la fois récent et fragile : s'y engager résolument serait admettre que le sens est un phénomène linguistique, donc qu'il varie avec les langues, voire avec les pratiques. Cela serait contraire aux deux dogmes anciens de l'universalité de l'âme et de la raison, comme aux deux dogmes modernes de l'uniformité du monde physique et de l'identité génétique du prétendu organe du langage. Nous aurons à distinguer pour notre part le problème scientifique de la diversité (culturelle et linguistique) et le postulat métaphysique de l'unité (théologique, génétique)¹³.

Retenons que le dualisme trouve évidemment une concrétisation dans la séparation des deux faces du signe — c'est pourquoi sans doute les éditeurs du *Cours de linguistique générale* ont tracé une ligne pleine entre le signifiant et le signifié, là où les manuscrits autographes de Saussure usent d'un pointillé (cf. *infra*, 3). La séparation des faces du signe et des plans du langage a évidemment des conséquences cruciales, puisqu'elle installe une disparité ontologique irréductible et autorise en outre des théories séparatistes qui entendent en rester soit à l'expression (comme celle de Z. Harris), soit au contenu.

Conséquences épistémologiques du dualisme. — Pour objectiver la langue et la décrire, les linguistes la paradigmatisent afin d'établir un inventaire d'unités et de règles (cf. Pinker, 1999). La conception de la connaissance qui sous-tend ces procédures méthodologiques reste tributaire de la tradition ontologique, car l'ontologie a toujours subordonné l'action à la permanence et à l'identité à soi de l'Être. Les linguistes se trouvent devant une double contradiction : d'une part, le dualisme traditionnel engage à distinguer la diversité des langues et l'unité postulée du langage¹⁴; d'autre part, le langage ainsi abstrait, atemporel et identique à lui-même, doit pouvoir engendrer, par diverses médiations, des manifestations indéfiniment variées. Il sera donc conçu non comme une action, mais comme une faculté (de nos jours un organe), une potentialité ou compétence, qui puisse être conçue et décrite indépendamment de ses manifestations ou effectuations.

Alors que les grammaires générales des Lumières présentaient l'énonciation comme la traduction méthodique des jugements de l'esprit dans les formes linguistiques, la philosophie romantique allemande a débordé ces opérations par un dynamisme intérieur. Toutefois, chez les auteurs les plus importants, Schleiermacher et Humboldt, l'énonciation s'opère d'emblée dans une langue, et la « forme intérieure » est bel et bien linguistique¹⁵.

11 Ferdinand Brunot se proposait ainsi dans *La pensée et la langue* de « présenter un exposé méthodique des faits de pensée, considérés et classés par rapport au langage, et des moyens d'expression qui leur correspondent » (1936, p. VII). Les énonciativistes font de même en sélectionnant simplement certains faits de pensée. Les cognitivistes, orthodoxes ou dissidents, gardent le même dispositif et les débats entre eux ne portent que sur le format des représentations mentales.

12 Cf. Thouard, 1998, p. 633.

13 J'emploie *métaphysique* au sens constitutif : qui suppose une séparation entre connaissance des Étants (le monde physique) et connaissance de l'Être (le monde des idées ou des formes). Le Lalande (s.v.) définit d'ailleurs ainsi l'adjectif *métaphysique* : « qui constitue ou qui concerne les êtres tels qu'ils sont dans leur nature propre, par opposition à leur apparence ». En d'autres termes, la métaphysique s'est édifiée sur la différence ontologique.

14 Cf. le programme de la linguistique, selon Culioli : appréhender l'unité du langage à travers la diversité des langues.

15 Aussi, la postulation d'un niveau conceptuel antélinguistique ne peut-elle se recommander de Humboldt.

La plupart des théories du langage tentent de pallier les difficultés suscitées par la tradition dualiste où elles s'inscrivent. La linguistique contemporaine a mis au point toute une variété de tests pour éprouver les rapports entre plans du langage, de l'épreuve de commutation jusqu'aux batteries de substitutions d'énoncés. Ces tests postulent qu'à toute variation de l'expression correspond une différence sémantique, et si l'on arrive à mettre en évidence une corrélation, on estime avoir produit une explication satisfaisante.

Le postulat d'une disparate ontologique qui hiérarchise des plans du langage demeure cependant. Comme, en bonne méthode spéculative, on part du déterminant, la pensée, pour parvenir au déterminé, le langage, le paradigme dominant reste génératif et non interprétatif : il part de structures invariables de la pensée pour parvenir aux structures variables des langues. Ainsi, les linguistiques génératives et énonciatives contemporaines (de Chomsky à Pottier, Greimas ou Culioli) maintiennent-elles un espace originel non linguistique (forme logique, *lekton*, etc.) et concordent sur ce point avec les linguistiques cognitives, qui toutes supposent un niveau conceptuel indépendant des langues. Les divergences entre elles portent donc sur les préconceptions du mental (conceptuel ou phénoménologique) et sur les opérations qui permettent de passer du mental au linguistique.

Malgré leurs différences, les linguistiques génératives et énonciatives affrontent ainsi une même contradiction : si le niveau linguistique reste par principe sinon connu du moins connaissable par la linguistique, il n'en va pas de même du niveau conceptuel qu'elles postulent. Bien que ce niveau garde un statut hypothétique, ses lois sont censées expliquer les régularités des langues — peu importe ici que l'Esprit s'identifie au cerveau rationnel du chomskysme ou au sujet transcendantal de la linguistique énonciative ou cognitive. La position mentaliste en linguistique conduit ainsi à expliquer le connaissable par l'inconnu et à placer la linguistique sous la dépendance d'une discipline censée détenir la connaissance sur le niveau conceptuel, comme par exemple la psychologie cognitive pour le chomskysme ou la psychologie spéculative pour le guillaumisme.

Les grammaires de construction et la sémiotique. — La séparation entre la forme et le sens, entre le symbole logique et son instanciation découlent du dualisme. Le signe « formel » de la philosophie du langage est-il alors remis en cause par la linguistique cognitive ? Dans une mémorable synthèse, Guignard répond ainsi à cette question : « Les pratiques des Grammaires cognitives, sans toutefois qu'elles le manifestent toujours, marquent un retour à la sémiotique dyadique telle qu'on la trouve développée, entre autres, chez Greimas, Saussure ou Rastier » (2009, p. 7)¹⁶.

J'entends dans ce qui suit nuancer ce propos. Il s'appuie sur le fait que les grammaires de construction définissent les constructions comme des appariements entre « formes » (*forms*) et « sens » (*senses*). Lakoff écrit ainsi : « Chaque construction sera une paire Forme-Sens (F, S) où F est un ensemble de conditions sur la forme syntaxique et phonologique et S un ensemble de conditions sur la signification et l'usage. » (1987, p. 467). La syntaxe et la phonologie sont ainsi du côté de la forme (F), ce qui suppose une conception formelle de la grammaire. Pour Langacker, l'appariement constructionnel est symbolisé par la notation [[SEM][PHONO]] qui réduit la Forme à la forme phonique (Langacker, 1991, p. 15).

Ces grammaires cognitives distinguent deux types de constructions : les constructions dites *substantives* appariement une forme et un sens, ou, dans une terminologie plus précise et plus continentale, un lexème et un sémème. Les constructions dites *schématiques* sont des patrons morphosyntaxiques type NP1 VP NP2 ADJ. L'originalité des grammaires de construction consiste ici à unifier sous une même catégorie le lexique (du moins les substantifs !) et la syntaxe, conçue comme un chaînage d'étiquettes morphosyntaxiques. S'il y a bien un continuum entre les degrés de figement, une discordance logique entre occurrences et types se reflète dans la distinction entre constructions substantives et schématiques : que seraient par exemple les constructions

¹⁶ Ce *retour* mérite d'être nuancé, car la conception dyadique est plus récente que la conception monadique.

substantives du morphème *-s* en français ?). Langacker masque cette discordance en posant que les constructions abstraites, les « schémas », dérivent de constructions plus spécifiques par un processus d'abstraction (1987, p. 381 ; voir aussi Fischer & Stefanowitsch, 2007, p. 8-14).

La séparation entre forme et sens permet ainsi de regrouper la phonologie et la syntaxe sous la catégorie de la forme, la sémantique et la pragmatique sous la catégorie du sens : « Une grammaire de construction consiste en un grand nombre de constructions de tous types depuis les constructions syntaxiques schématiques jusqu'aux items lexicaux substantifs. Toutes ces constructions possèdent des propriétés de forme (syntaxiques et phonologiques) et de sens (sémantiques et pragmatiques). Toutes ces constructions sont organisées de manière particulière dans l'esprit du locuteur. » (Croft & Cruse 2004, p. 256).

Une « construction » est ainsi *a minima* l'équivalent d'un signe dyadique. La dissymétrie forme/sens fait cependant problème.

(i) La distinction forme/sens reprend sur un mode cognitif l'hylémorphisme aristotélicien, aux sources de la distinction entre forme et substance : or le signifié est tout aussi formé que le signifiant, ce pourquoi nous avons proposé jadis de définir la compréhension comme une reconnaissance de *formes sémantiques* (1989, p. 9 ; cf. aussi, 1991, ch. 7, 2001, ch. 1).

(ii) Par ailleurs, une discordance ontologique demeure entre les formes et les sens, puisque les formes appartiennent au sensible empirique et les sens au « cognitif ».

(iii) La linguistique cognitive est ainsi souvent assimilée à une sémantique : « La sémantique est une. Elle englobe le lexique, la grammaire et la structure illocutoire » (Wierzbicka, 1988, p. 2-3). L'objectif de la sémantique se confond alors avec celui de la linguistique cognitive : « la sémantique, en décrivant le contenu des énoncés prononcés par les gens, a pour but de reproduire la structure de la conscience humaine » (rien de moins : Wierzbicka, 1972, introduction). Enfin, la prépondérance du sémantique entraîne une *détermination* du sens sur la forme, détermination réaffirmée par divers auteurs et qui concorde avec la problématique générative (les structures profondes expliquant les structures de surface) comme avec la perspective étiologique de la linguistique cognitive qui dérive les propriétés des langues de celles de l'esprit¹⁷. L'opposition forme/sens maintient ainsi le dualisme traditionnel.

Nous objectons à cela que le signe linguistique est une dualité, telle que ses deux composants, signifiant et signifié, sont non seulement inséparables et indissolubles, mais ne préexistent pas à la relation sémiotique qui les institue, la *sémiosis* : ce n'est après tout qu'une conséquence du principe herméneutique que le global détermine le local, comme du principe structural que les relations déterminent les entités.

Des rémanences présentes du paradigme « symbolique ». — Bien qu'au milieu des années 1980 le paradigme « symbolique » (au sens logique du terme) du cognitivisme ait été fort critiqué, les grammaires de construction et plus généralement les linguistiques cognitives d'aujourd'hui maintiennent des principes cruciaux du paradigme symbolique, notamment la référence et la compositionnalité.

(i) *La référence.* — La distinction entre signifié et concept reste impossible pour la linguistique cognitive, puisqu'elle emploie indifféremment ces deux notions, en partant du principe que le sens consiste en conceptualisations et n'a donc pas d'existence immanente à la langue, ni au texte, ni à la situation d'interprétation. Elle rapporte ainsi les concepts à des domaines cognitifs sans principe de définition, dans un espace mental qui est une nouvelle version de l'espace transcendantal. Or cet espace résulte d'une involution mentaliste de l'espace des états de choses

¹⁷ Cf. Wierzbicka : « La grammaire n'est pas sémantiquement arbitraire. Au contraire, les distinctions grammaticales sont motivées (au sens synchronique) par des distinctions sémantiques ; toute construction grammaticale est le véhicule d'une certaine structure sémantique, c'est sa raison d'être et le critère qui en détermine l'emploi » (1988, p. 3).

(*Sachverhalte*), et, quand surgit une difficulté de définition, les conceptualisations sont d'emblée rapportées à des référents postulés.

On trouve fréquemment ce recours chez Givón (1995, 2001), et, dans le courant des grammaires de construction illustré par Lakoff et Goldberg, l'examen des référents reste une garantie de la motivation des constructions – motivation au demeurant externe à la linguistique. Ainsi Goldberg remarque-t-elle que les vêtements ajustés au bassin et aux jambes sont désignés par des mots pluriels, comme *pants, shorts, knickers, kultos, leggings, stockings, trousers, khakis* ; et Langacker estime que cela est motivé par la forme bipartite du référent. Que penser alors du *pantalon* et du *short*, inexplicablement singuliers ? C'est là confondre, par une conception causale de l'explication, l'examen du référent et la justification « cognitive » d'une forme linguistique.

(ii) *La compositionnalité*. — Les interactions entre constructions substantives et constructions schématiques sont agencées de manière que « tout énoncé supérieur à un mot représente la manifestation de plusieurs constructions (François, 2008, p. 6). Pour certains auteurs, comme Borer ou Jackendoff, la compositionnalité classique demeure, telle que l'on dérive le sens d'une expression du sens de ses sous-expressions. Pour d'autres, comme Fillmore, Goldberg ou Croft, les constructions se combinent par des règles d'unification ou d'héritage, dans une sorte de compositionnalité non strictement syntaxique. Les deux positions ne sont pas contradictoires et Frege lui-même complétait le principe de compositionnalité par un principe de contextualité. Mais le contexte n'est pas considéré alors comme constituant : il n'intervient que pour modifier les sens de base déjà donnés.

En revanche, du point de vue que nous adoptons, le contexte (local et global, c'est-à-dire faisant appel à tout le texte) est *constituant*, si bien que l'on ne peut déterminer le sens d'une expression sans tenir compte du texte et de son genre. En outre, la compositionnalité, même associée à une contextualité, repose sur le principe que l'on peut isoler des unités discrètes, comme le sont les constructions substantives : or les formes sémantiques et expressives connaissent des mouvements textuels de diffusion ou de sommation, tels qu'elles ne sont pas toujours spatialement isolables ; *a fortiori* bien entendu pour les fonds (isotopies et isophonies)¹⁸.

3. Pour une refondation interprétative de la sémiotique linguistique

Faute d'explicitier ses conceptions sémiotiques, héritées du positivisme logique par le biais du cognitivisme orthodoxe, la linguistique cognitive n'a pu encore proposer des descriptions qui s'accordent avec les ambitions de son programme. Précisons donc les orientations qui nous paraissent souhaitables pour aborder la sémiotique interne aux langues, domaine négligé par la tradition logico-grammaticale.

Des signes aux régimes herméneutiques. — Les régimes interprétatifs ne sont pas attachés aux signes en tant que tels et restent liés à des pratiques et à des traditions : l'herméneutique mathématique est canonique, mais non l'herméneutique linguistique dont les techniques varient selon les discours, les genres et les textes, voire selon les passages. La différence entre langues et langages peut alors s'entendre ainsi : les langues ont un régime interprétatif ouvert, spécifié non par des fonctions définissables *a priori*, mais par des types d'emplois propres aux pratiques historiquement et culturellement situées où elles sont en jeu. Elles sont sans fonctions *a priori* et c'est pourquoi elles peuvent être adaptées à un nombre indéfini d'usages, ce dont témoigne notamment la variété des genres textuels. En revanche, les langages, dépourvus de genres, ont un régime interprétatif prédéfini au moment de leur institution.

Les deux sortes de signes et les deux régimes herméneutiques diffèrent par le rapport entre plans de l'expression et du contenu. Pour la sémiotique cognitive orthodoxe, ces deux plans sont séparés, comme le syntaxique et le sémantique (au sens formel du terme) ; pour la sémantique

¹⁸ Pour un développement, cf. l'auteur, 2007.

cognitive dissidente, ils sont séparés comme le linguistique et le conceptuel : les signifiés, purement représentationnels, n'appartiennent pas au même ordre de réalité que les signifiants, purement matériels. Comme ce dualisme va à l'encontre de la revendication moniste, matérialiste, du cognitivisme, le programme de naturalisation du sens propose pour résoudre cette contradiction de ramener les représentations à une syntaxe neuronale, c'est-à-dire de naturaliser les symboles.

La sémantique cognitive, avec des auteurs comme Langacker, est certes réputée avoir rompu avec la conception dualiste du signe, mais rien n'est moins sûr, car le signifié continue d'être situé dans un autre ordre de réalité que le signifiant, même si la sémantique cognitive a rompu avec la théorie de la dénotation directe et a affaibli sans l'abandonner le principe de compositionnalité. Ainsi, en prenant pour objet la sémiosis, les Grammaires de construction semblent s'écarter du dualisme ; mais, en privilégiant le plan sémantique, elles s'interdisent de concevoir la dualité sémiotique, qui n'accorde de primauté à aucun des deux plans.

Dualisme, dyade et dualité. — Rappelons les conditions du problème de la dualité, dans son rapport avec notre tradition philosophique. Un premier dédoublement remonte à Platon (*Théétète*, 189 e ; *Sophiste*, 263 e, et *Philèbe*) avec la distinction entre langage intérieur, dialogue de l'âme avec elle-même (*dianoia*) et langage extérieur (*logos*)¹⁹. Aristote, de même, dans les *Analytiques postérieures* (76 b, 24-7), distingue le discours interne (*esô*) du discours externe (*exô*).

Cette distinction sera reprise par la plupart des courants philosophiques importants et les stoïciens, entre autres, distinguent ainsi entre *logos endiathetos* et *logos prophorikos* (Sextus, *Hypotyposes*, I, 65 ; *Adversus Mathematicos*, VII, 275), si bien qu'à l'époque de Plutarque elle passe déjà pour un lieu commun (*Opera moralia*, 777, BC).

L'expression *lingua mentalis* transpose *logos endiathetos*, dans la traduction que Guillaume de Moerbeke donne du commentaire d'Ammonius sur le *Peri Hermeneias* d'Aristote. La *lingua mentalis* fut comme on sait théorisée par Occam et demeure un lieu commun, éminemment cognitif, jusqu'à Fodor (qui dans *The Language of Thought*, 1975, la nomme *mentalese*) et Wierzbicka (cf. sa *Lingua Mentalis*, 1980). La forme logique chomskyenne représentait cette langue par une sorte de logique prédicative du premier ordre. Cette langue constitue l'objet même de la sémantique cognitive.

La permanence de la division entre langage mental et langue doit sans doute beaucoup à l'alliance de la grammaire et de la logique au sein du *trivium*, dès les premiers siècles : à la grammaire d'étudier le langage extérieur, à la logique (ainsi nommée d'après le *logos*) de représenter le langage intérieur, délié des accidents des langues. C'est pourquoi, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la logique a toujours tenu lieu de sémantique linguistique.

La question du signe dyadique a connu une histoire différente. À l'époque d'Aristote, le débat ne portait pas sur les signes linguistiques ; le seul signe discuté était l'indice rhétorique (le *semeion*), signe indiciaire qui appartient à la problématique de la preuve judiciaire (ex. Si elle a du lait, elle a enfanté). Toutefois, le modèle ternaire (*phone / pathemata / pragmata*) au début du *Peri hermeneias*, reformulé par Boèce (qui traduit *pathemata* par *intellectus*) est devenu le modèle sémiotique standard, de Thomas d'Aquin (*vox / conceptus / res*) jusqu'à Ogden et Richards et au-delà (*sign / concept / referent*)²⁰. Quand, au milieu des années 1980, la problématique référentielle a été délaissée par les linguistiques cognitives, ce modèle ternaire est devenu binaire et ses deux parties subsistantes, signe et concept, ont pu relever, sans reste, l'une du langage extérieur, l'autre du langage intérieur.

¹⁹ Cette distinction n'est d'ailleurs que relative, car Platon affirme leur unité, le langage extérieur ne se singularisant que par sa forme vocale ; d'où l'emploi fréquent de *logos* pour désigner indifféremment le langage extérieur et le langage intérieur.

²⁰ Je résume cavalièrement ; pour plus de détail, voir l'auteur, 1990, 2009.

En refusant de prendre pour objet la pensée d'une part, le référent de l'autre, Saussure ouvre la possibilité d'une théorie du signe purement linguistique, ni cognitive, ni extensionnelle. Comme l'indique Hjelmslev, « selon la théorie traditionnelle, le signe est l'expression d'un contenu extérieur au signe lui-même ; au contraire, la théorie moderne (formulée par Saussure [...]) conçoit le signe comme un tout formé par une expression et un contenu » (1968 [1943], p. 65). La réflexion de Saussure part en effet de ce que Hjelmslev nommera la présupposition réciproque des deux plans du langage : « il n'y a de donné que la diversité des signes combinée indissolublement et d'une façon infiniment complexe avec la diversité des idées. Les deux chaos, en s'unissant, donnent un ordre. Il n'y a rien de plus vain que de vouloir établir l'ordre en les séparant. Personne sur la terre ne songe à les séparer radicalement. On se borne à les dégager l'un de l'autre et à partir *ad libitum* de ceci ou de cela après avoir préalablement fait de cela ou de ceci une chose censée exister par soi-même. C'est là justement ce que nous appelons vouloir séparer les deux choses, et ce que nous croyons être le vice fondamental des considérations grammaticales auxquelles nous sommes habitués » (Saussure, *ELG*, I, §11, p. 52). Cette réflexion appelle une conclusion décisive : si les deux plans du langage sont inséparables, cela met fin au dualisme traditionnel qui faisait de l'expression le réceptacle neutre d'un contenu préexistant, comme à la conception instrumentale du langage, qui le mettait au service d'une pensée autonome à l'égard des structures linguistiques.

Quant à l'objet, « il est à peine besoin de dire que la différence des termes qui fait le système d'une langue ne correspond nulle part, fût-ce dans la langue la plus parfaite, aux rapports véritables entre les choses ; et que par conséquent il n'y a aucune raison d'attendre que les termes s'appliquent complètement ou même très incomplètement à des objets définis matériels ou autres » (*ELG*, I, § 11). La triade sémiotique de tradition aristotélicienne (signe / concept / référent) se trouve ainsi complètement démantelée. Outre la relation de représentation du concept à l'objet, celle qui liait le signe et le concept devient inconcevable : en effet, pas plus que le signifié ne représente l'objet, le signifiant ne représente le signifié. Une conception non dualiste se doit d'intégrer signifiants et signifiés dans les mêmes parcours : ils sont discrétisés d'ailleurs par les mêmes types d'opérations²¹, et les signifiants ne sont pas plus "donnés" que les signifiés.

Cette hypothèse permet d'interpréter une série de figures du signe qui semblait énigmatique dans une Note item (*ELG*, p. 103) :

« Il faut le symbole  et non , ou   »

Outre le pointillé, qui décloisonne le sensible et l'intelligible, la relation de gradualité semble figurée par l'utilisation d'une diagonale. Par ailleurs, le cartouche rectangulaire représente ordinairement dans les manuscrits de Saussure la dualité langue / parole, et Saussure étend ici cette figuration à la dualité signifiant / signifié, qui ne correspond plus aucunement à une monade, même clivée (cf. aussi *ELG*, p. 95). Il s'agit en effet, non seulement d'une opposition *relative*, mais encore *graduelle*. Ainsi, la dualité signifiant / signifié ruine-t-elle le dualisme qui séparait le sensible et l'intelligible. Comme la séparation entre les étants (divers et variables) et l'Être (uniforme et invariable) reste gagée sur celle qui oppose la matière et l'esprit, la fin du dualisme sémiotique marque la fin de la séparation entre sensible et intelligible, caractéristique invétérée de l'ontologie occidentale.

La notion dialectique de *dualité* utilisée par Saussure s'oppose ainsi au dualisme. Dans la dualité contenu / expression, tantôt le contenu est supposé connu et « à la recherche » d'une expression, tantôt c'est l'expression qui attend qu'on lui assigne un contenu ; mais ils ne sont pas séparés pour autant : tant dans l'énonciation que dans l'interprétation, leur lien reste révisable et c'est ce qui fait le caractère critique de toute sémosis.

²¹ Nous avons détaillé par ailleurs, en étudiant les relations sémantiques en contexte, les analogies entre le traitement des contrastes en perception visuelle et auditive et en perception sémantique (cf. 1991, ch. VIII).

À la différence de la contradiction hégélienne, la dualité sémiotique n'est pas une incompatibilité polémique, comme celle qui existe entre le maître et l'esclave : elle ne peut être surmontée par une *Aufhebung*, relève ou élévation crypto-théologique. Elle est en effet définie par son incomplétude : toute adoption d'un point de vue suppose et comprend le point de vue contraire ou complémentaire, ce qui lui confère une dimension critique. La critique, au sens dialectique du terme, interdit en effet de définir un point de vue inconditionné : la notion même de point de vue, centrale chez Saussure, reste conditionnelle, puisqu'elle suppose un moment et un angle d'assomption évidemment relatif²².

Les conséquences sont considérables, car l'on ne peut concevoir ni *a fortiori* isoler aucun signifiant pur, aucun signifié pur : toutes les entités linguistique sont à deux faces, mais aucune ne concorde avec le signe canonique présenté dans le *Cours de linguistique générale* abusivement attribué à Saussure, puisque toutes connaissent pour ainsi dire des degrés de dominance entre signifiant et signifié. À titre d'exemple, nous proposons d'en ordonner certaines sur la diagonale qui délimite les deux faces du signe symbolisé ci-dessus dans la Note item par un rectangle que divise une ligne diagonale pointillée :

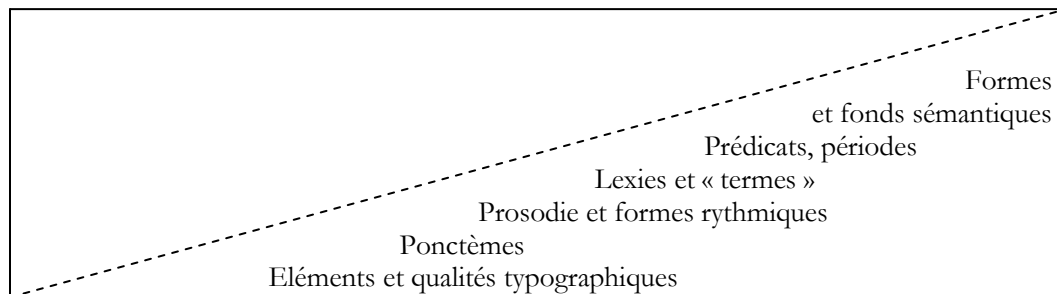


Figure 1 : Quelques degrés de dominance relative entre signifiant et signifié

Reconnaître des degrés de dominance permet de rendre compte de l'hétérogénéité sémiotique des unités linguistiques ainsi que de la différence entre première et seconde articulation : on conviendra sans peine qu'un ponctème ne fonctionne pas comme un lexème, et pourtant il reste sémantisé et sémantisable.

La tradition logico-grammaticale s'est cantonnée dans l'espace médian de la diagonale ci-dessus, là où le rapport entre signifiant et signifié semble proportionné : se réduisant aux mots et aux propositions, elle pouvait traiter de la signification lexicale en termes de référence et du contenu propositionnel en termes de vérité. Mais elle n'a pas su considérer les espaces périphériques : ni l'espace « supérieur » où les signifiés sont associés à des signifiants largement indéterminés (comme ceux des formes sémantiques au palier textuel), ni l'espace « inférieur » où des signifiants comme les ponctèmes sont associés à des signifiés largement indéterminés. Il aurait fallu pour lever ces restrictions adopter une perspective interprétative que seule la problématique rhétorique / herméneutique semble capable d'assumer en s'étendant au palier textuel.

Au-delà du problème des unités linguistiques, le modèle graduel de l'entité linguistique permet en outre une conciliation entre trois notions : (i) celle de *discours*, tant au sens transphrastique de la linguistique harrissienne qu'au sens psycho-sociologique des théories de l'énonciation ; (ii) celle de *texte* qui appartient aux champs disciplinaires de la linguistique de corpus ou de l'herméneutique ; (iii) celle de *document*, qui appartient entre autres à la philologie. Cette conciliation enrichit le concept de texte jusqu'à le refonder, puisqu'il peut être alors articulé aux

²² « Il n'y a aucun terme définissable et valable hors d'un point de vue précis, par suite de l'absence totale d'êtres linguistiques donnés en soi. » (Saussure, *ELG*, p. 81).

pratiques sociales dans lesquelles il est produit, comme aux supports, y compris numériques, à partir desquels il est interprété.

En somme, les dualités *langue / parole* et *signifiant / signifié* trouvent une articulation commune dans une double conception de la textualité. La première, issue des études de Saussure sur les textes narratifs, religieux et mythiques notamment, privilégie le rapport entre unités locales et unité globale, par ces médiations que sont les normes de genre et de discours ; la seconde, privilégiant la poésie, met l'accent sur les rapports entre plan du signifiant et plan du signifié. Ces deux conceptions se complètent, car les normes textuelles déterminent tout autant la sémiotique que le rapport entre local et global ; mieux, les rapports entre global et local sur chaque plan du langage ne peuvent être établis sans prendre en considération la sémiotique qui spécifie le rapport entre plan du signifié et plan du signifiant.

Un parcours interprétatif n'impose aucune hiérarchie entre plans du langage : il peut aller de signifiant en signifié, mais aussi de signifiant en signifiant, de signifié en signifiant, enfin de signifié en signifié. Ainsi, la sémiotique, relation fondamentale qui unit les deux faces du signe, doit-elle être rapportée aux deux plans du signifiant et du signifié des textes (et des autres performances sémiotiques) et non plus définie comme une relation entre les deux faces du signe. D'autre part, elle ne peut être définie par une relation logique simplement formulable, comme l'inférence dans la tradition intentionnaliste, ou la présupposition réciproque dans la tradition structuraliste. Le signifiant n'en est pas nécessairement le point de départ, car, contrairement à ce qu'affirme le positivisme logique, il ne s'impose pas sur le mode de l'évidence, et il a lui-même à être reconnu. Aussi la sémiotique ne peut-elle être fixée que comme résultat de l'interprétation, non comme son départ. L'identification des signifiants semble un des points d'entrée dans le parcours interprétatif, mais elle est précédée par les attentes et présomptions que définissent le contrat propre au genre textuel de la pratique en cours ; aussi semble-t-elle également un point de retour. Redéfinir ainsi la sémiotique la rapporte nécessairement au concept de parcours interprétatif. En d'autres termes, le sens n'est pas donné par un codage préalable qui associerait strictement des signifiants et des signifiés : il est produit dans des parcours qui discrétisent et unissent des signifiés entre eux, en passant par des signifiants²³. C'est alors une théorie de l'action énonciative et interprétative, bref une praxéologie linguistique, qui doit l'emporter sur l'ontologie.

Ainsi, ces observations engagent à ne pas se satisfaire de préjugés sur le « signe linguistique » qui reconduisent inlassablement aux « parties du discours » : elles font droit à une sémiotique linguistique différenciée selon les niveaux de description (des ponctèmes aux formes sémantiques) et les paliers de complexité (du morphème au corpus). Enfin, elles invitent à une refondation herméneutique de la sémantique, et au-delà, de la sémiotique, à partir de thèses qui intéressent le palier du signe et celui du texte.

(i) Un signe n'est qualifié que par un parcours interprétatif. Par exemple, un signe de ponctuation considéré comme une simple démarcation du signifiant peut être sémantisé en contexte et fonctionner comme un morphème (un point d'exclamation peut signifier 'brusquerie' par exemple).

(ii) Aucun signe n'est par lui-même référentiel, inférentiel ou différentiel. Ces relations sont privilégiées par diverses théories, mais les parcours interprétatifs effectifs sont plus complexes, et leur analyse ne permet pas de retrouver des relations simplement qualifiables. Ainsi, les inférences interprétatives ne sont pas formelles, mais relèvent de ce que Russell nommait l'*inférence animale* : autant dire que les parcours interprétatifs sont sans doute plus près des processus perceptifs de la reconnaissance de formes que du calcul.

(iii) Le texte est l'unité fondamentale pour la problématique rhétorico-herméneutique. Il faut cependant se garder de confondre le fondamental et l'élémentaire, comme y invite depuis les

²³ Nous avons repris dans ce paragraphe des éléments de l'auteur, 2001, ch. 2 et 8.

Stoïciens la problématique logico-grammaticale : si par exemple le signe linguistique (le morphème) est une unité élémentaire, elle n'est pas pour autant fondamentale.

L'unité linguistique maximale est le *corpus de référence*. Cette expression appelle deux précisions. a) Le corpus dépend du point de vue qui a présidé à sa constitution, qu'il s'agisse de limites contingentes comme celles d'une histoire conversationnelle, ou réfléchies comme un corpus textuel défini à l'intérieur d'un genre²⁴. b) La référence s'entend ici dans l'acception philologique. On ne réfère jamais qu'à une doxa, c'est-à-dire un ensemble d'axiomes normatifs localement établis par le corpus des textes oraux ou écrits faisant autorité dans la pratique en cours. Par exemple, la référence de la *Cousine Bette* n'est pas "directement" la France louis-philipparde, mais en premier lieu *La Comédie Humaine*, augmentée des romans d'Eugène Sue que Balzac voulait égaler et dépasser.

(iv) Les formes d'incidence que nous venons de rappeler se composent et le sens résulte de mises en relations internes et externes au texte, bref, de la rencontre d'un contexte et d'un intertexte. La détermination du local par le global s'entend ainsi de deux façons : par l'incidence du texte sur ses parties et par l'incidence du corpus sur le texte. On pourrait certes objecter ici que la première sorte d'incidence est structurale, en quelque sorte immanente, et la seconde contingente, "imposée de l'extérieur". Cependant, le texte pointe vers l'intertexte, que ce soit en général par les normes de son genre ou en particulier par des mentions ou citations.

Le rapport à une extériorité, qui fonde conventionnellement le processus d'objectivation, gageait la signification sur la représentation d'une altérité ontologique pleine, celle du monde des objets et la fondait sur un "réel" qui n'est autre que la doxa des positivistes. Pour la problématique rhétorique / herméneutique, l'extérieur du texte est constituée d'autres textes et plus généralement d'autres performances sémiotiques : si, pour objectiver l'interprétation et le sens qui en résulte, le réquisit fondamental d'une altérité est maintenu par la référence au corpus, il n'impose plus le recours à une disparate ontologique, ni à un acte de foi qui subordonnerait l'apparence des signifiés à l'essence des choses.

4. Après Chomsky, Saussure ?

Comme l'ensemble de la linguistique historique et comparée de tradition continentale, Saussure, avec des auteurs majeurs comme Hjelmslev, Martinet, Coseriu, Greimas ou Pottier, demeure à peu près inconnu de la linguistique cognitive. Langacker reste à ma connaissance le seul auteur de ce courant à mentionner Saussure : il reprend une figuration iconique du signifié, la conceptualisation associée à la forme *arbre* — figuration au demeurant apocryphe²⁵.

Voici toutefois qu'un siècle après les clarifications de Saussure, les grammaires de construction ont (re)découvert le problème fondamental de la sémiotique linguistique, absent du cognitivisme orthodoxe. Elles connaissent des développements fort intéressants, mais elles n'ont pu encore mettre à profit la valeur heuristique de ce problème, en raison même de leur dépendance à l'égard de la problématique cognitive qui, nous l'avons vu, ne distingue pas entre signifié et concept, et privilégie par principe le signifié en interdisant par là de comprendre la dualité qui l'unit au signifiant.

²⁴ Hjelmslev voyait dans l'œuvre la plus grande unité linguistique.

²⁵ On la doit aux éditeurs du *Cours de linguistique générale*, puisqu'elle n'apparaît pas dans les notes des étudiants sur lesquelles ils se sont fondés. Depuis la découverte en 1996 du manuscrit de Saussure intitulé *De l'essence double du langage*, un vaste mouvement international d'édition et de réévaluation de l'œuvre de Saussure et du courant saussurien a permis de récuser les simplifications des éditeurs du *Cours de linguistique générale*. Non seulement on découvre une pensée de la complexité, mais on peut relier les différents aspects de l'œuvre de Saussure tout en remettant en perspective le saussurisme du XX^e siècle. C'est pourquoi le *néo-saussurisme* joue un rôle dans le renouvellement nécessaire de la linguistique. Sans susciter la moindre émotion, j'avais d'ailleurs intitulé *Après Chomsky, Saussure* une table-ronde du colloque *Révolutions saussuriennes* (Genève, juin 2007).

Ontologie et praxéologie. — La première révolution saussurienne consiste dans l'abandon du référent et ce geste anti-métaphysique achève de constituer la linguistique en science, car il rend enfin possible une sémantique linguistique, alors que la logique, depuis des millénaires, puis la psychologie, depuis les années 1860, avaient détenu la question du sens.

À l'axe ontologique qui lie le mot à une représentation et, médiatement ou non, à un référent, nous opposerons l'axe praxéologique qui est celui de son emploi dans une performance sémiotique effective : elle met en jeu une situation, une pratique, un genre et un discours (cf. l'auteur, 2001, ch. 8). La même distinction vaut évidemment pour la proposition, qui correspond traditionnellement à un jugement, voire, avec le positivisme logique, à un état de choses.

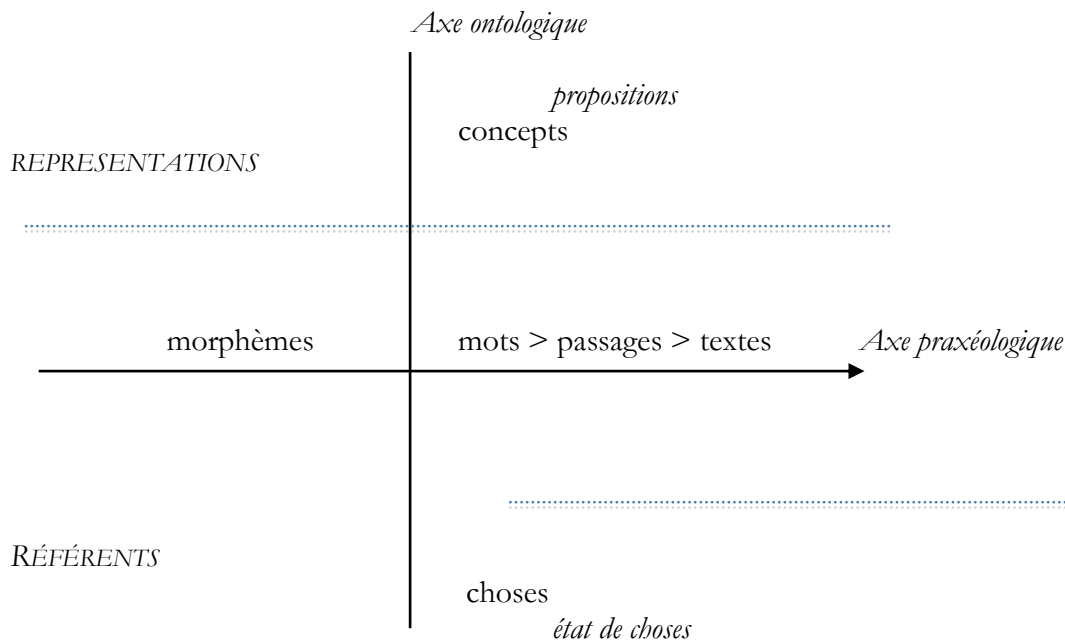


Figure 2 : Les axes ontologique et praxéologique

Les unités diffèrent selon les axes : sur l'axe ontologique se disposent les mots (ordinairement des noms représentant des choses ou des individus) et des propositions (représentant des états de choses), alors que sur l'axe praxéologique on trouve les morphèmes et des passages à divers degrés de figement et de complexité (lexies, périodes, paragraphes), enfin des textes ; mais comme sur l'axe praxéologique, les relations énonciatives ou interprétatives ne se limitent plus à une zone étroite de localité, elles revêtent trois portées : la portée locale met en jeu le contexte immédiat, la portée globale intéresse le texte et la portée totale l'intertexte qualifié dans le corpus.

Le principe saussurien de contextualité. — Les deux axes, ontologique et praxéologique, correspondent aux deux relations sémiotiques fondamentales, quand dans le troisième *Cours* de Saussure, selon le cahier de Constantin (voir Komatsu, 1993, p. 301-302), cette figure de la relation entre « concept » et « image acoustique »²⁶ :

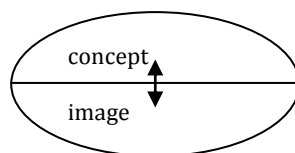


Figure 3 : Le signe dit « saussurien »

²⁶ Le mot *concept* désigne ici le signifié, et l'*image acoustique* est le corrélat perceptif du signifiant vocal.

se voit immédiatement complétée par :

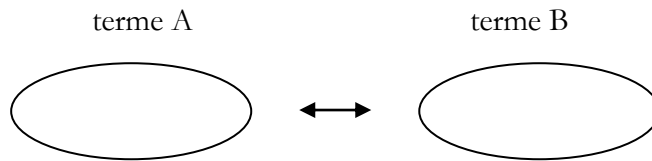


Figure 4 : Le principe de contextualité

Ces deux relations sémiotiques sont indissolubles, car un signe n'est déterminable qu'en contexte par l'identification corrélatrice de ses deux « faces ». Une correspondance univoque entre un signifiant et un signifié serait encore une relation binaire entre *relata* élémentaires stables, réductible à celle sur laquelle est fondée toute notre logique prédicative (A relation B). Or, les deux délimitations des unités du contenu et de l'expression tombent ensemble – dès lors que leur identification même se construit cas par cas.

La sémantique dépend ainsi de la théorie des unités linguistiques, puisque le signifié n'a pas plus d'autonomie que le signifiant et que seules les mises en relations entre plans du langage permettent de qualifier les signes comme tels. Nous dirions en d'autres termes que la contextualité (c'est-à-dire, *in fine* la textualité) *détermine* la sémosis et qu'un mot n'est qu'un passage de texte. Ainsi la sémiotique permet-elle de fonder la sémantique²⁷.

Les deux signes et les deux plans. — La symétrie et l'équilibre apparent du signe isolé du CLG sont trompeurs, car les relations contextuelles entre signes ne déterminent pas moins le sens que les relations internes au signe considéré isolément. On peut même formuler l'hypothèse que la sémosis classique, définie par ces relations internes entre faces du signe, reste surdéterminée par des relations contextuelles, tant au sein de chaque plan du langage qu'entre les deux plans. Les parcours contextuels entre plans du langage semblent admis en effet par Saussure, comme en témoigne cette figure²⁸:

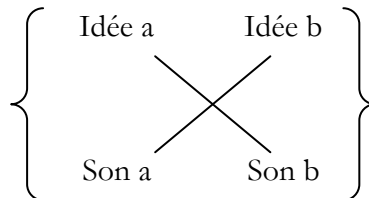


Figure 5 : La sémosis contextuelle hétéroplane

Elle suggère que le contexte d'une unité de l'expression peut être une unité du contenu, et réciproquement. Détaillons à titre d'illustration — personnelle — les trois passages principaux de signe à signe, pas élémentaires des parcours énonciatifs et interprétatifs. Considérons deux signes 1 et 2, en notant Sa et $Sé$ le signifiant et le signifié. Ces parcours se regroupent en trois paires.

(i) La sémosis (au sens "classique" de relation entre les deux faces du signe, ou plus correctement les deux plans du langage) comprend deux passages. Le passage $Sa_1 \rightarrow Sé_1$ selon le modèle empiriste classique, qui veut que « l'espèce ingérée par les sens » fasse venir à l'esprit « quelque autre chose » (saint Augustin, *De doctrina christiana*, I, 2). Le passage inverse $Sé_1 \rightarrow Sa_1$ est attesté quand par exemple on entend ce que l'on s'attend à entendre, alors même qu'un autre

²⁷ Voilà pourquoi Saussure indique : « Le sème est tout pour le linguiste » [*sème* est employé ici au sens de *signe*, comme l'atteste cette notation : « le mot de sème écarte, ou voudrait écarter, toute prépondérance et toute séparation initiale entre le côté vocal et le côté idéologique du signe. Il représente le tout du signe, c'est-à-dire signe et signification unis en une sorte de personnalité » (ELG, p. 105)].

²⁸ Nouveaux documents, BPU, 1996, VI [Valeur-Collectivité].

son a été prononcé. Méthodologiquement, le concept de *signifiant zéro* exprime le même type de passage du signifié au signifiant.

(ii) Deux types de contextualité s'établissent à l'intérieur d'un même plan (on peut les dire *homoplans*). Le parcours $Sé_1 \rightarrow Sé_2$ reconnaît une différence, ou établit soit une isotopie élémentaire, soit une afférence par propagation de sème. Le phénomène de l'afférence est à présent largement reconnu par les auteurs divers (Pustejovsky l'a ainsi intégré naguère à sa théorie du lexique). Plus généralement, en psycholinguistique, les expériences d'amorçage (*priming*) conduites depuis un siècle attestent massivement du caractère sémantique des associations entre mot-source et mot-cible. Le parcours $Sa_1 \rightarrow Sa_2$ permet une modification phonétique contextuelle (ex. liaison) : dans chaque langue, on relève ainsi des variations phonétiques régulières où les contextes gauche et / ou droit du phonème influent sur sa réalisation. Aux paliers supérieurs, on relève des isophonies (assonance, allitération), ou des allophonies (contrastes significatifs). Les recherches de Saussure sur les « anagrammes » ont tenté de trouver des règles aux phénomènes d'isophonie²⁹.

(iii) Les deux types de contextualité hétéroplane rompent avec la séparation postulée des deux plans du langage. Le parcours $Sa_1 \rightarrow Sé_2$ désambiguïse un signifié par le signifiant voisin. Le parcours converse $Sé_1 \rightarrow Sa_2$ attribue une signification au signifiant voisin, par exemple dans le cas d'une rime. L'amorçage (*priming*) fournit de nombreux exemples de ces parcours : amorçage du son d'un item par le sens d'un autre, ou inversement, voire amorçage réciproque. Ces parcours valent tout aussi bien pour les tâches de production que pour celles d'interprétation. Soit, schématiquement :

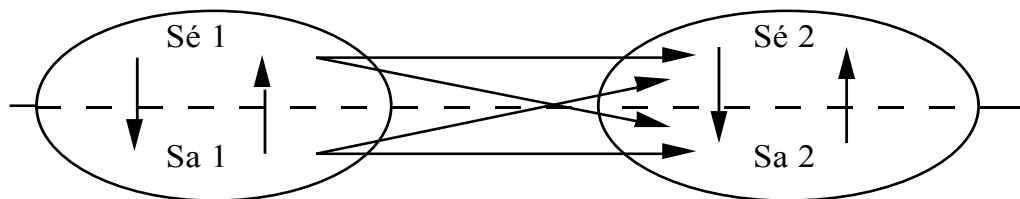


Figure 6 : Les parcours énonciatifs et interprétatifs élémentaires

En somme, les relations constitutives du sens comme parcours vont de signifié en signifié aussi bien que de signifié en signifiant. Comme le sens consiste pour l'essentiel en un réseau des relations entre signifiés au sein du texte³⁰, les signifiants peuvent être considérés comme des *interprétants* qui permettent de construire certaines de ces relations. Elles demeurent de type perceptif : estimation de similarité, reconnaissance de forme, catégorisation³¹.

Nous estimons qu'il est impossible de postuler deux parcours interprétatifs parallèles ou successifs, comme l'a fait en psycholinguistique le cognitivisme fodorien. Le "parcours des signifiés" est inséparable du "parcours des signifiants", car les relations homoplans et hétéroplanes se conditionnent mutuellement. Ainsi, à l'énonciation comme passage de la pensée au langage, et à l'interprétation comme passage inverse, nous substituons un modèle commun de constitution et de parcours des formes. Le rapport entre pensée et langage est alors remplacé par le rapport entre le plan du signifiant et celui du signifié. Le signifié peut avoir la prééminence, ou en d'autres termes les processus principalement descendants de la perception sémantique peuvent l'emporter sur les processus principalement ascendants de la perception phonétique ou

²⁹ Les isophonies relèvent de lois générales perceptives de similarité et de bonne continuation. Comme toutes les lois perceptives, elles sont exploitées par les arts du langage (cf. l'auteur, 1972, pp. 102-105). Avec les convertisseurs graphèmes-phonèmes, on peut maintenant vérifier expérimentalement les hypothèses sur la significativité des isophonies (cf. Beaudouin, 2000, ch. VIII).

³⁰ Nous étendons au texte la problématique saussurienne de la valeur, fondement de la sémantique différentielle..

³¹ Cf. l'auteur, 1991, ch. VII sur la perception sémantique.

graphique ; il reste que la prééminence d'un des deux plans n'est pas fixée *a priori*, mais dépend du moment du texte et de la tâche en cours.

La notion de *parcours interprétatif* permet ainsi de rendre compte du lien problématique entre les deux plans du langage. En effet, la sémantique interprétative a maintes fois souligné que l'actualisation de traits sémantiques exigeait le passage par ces interprétants que sont selon elle les signifiants (par exemple, la rime est ordinairement l'indice d'une relation sémantique entre sémèmes).

Formes et fonds sémantiques et expressifs. — Les unités *élémentaires* que sont les mots ou plus exactement les morphèmes ne doivent pas être confondues avec les unités *minimales* que sont les textes : *minimales* au sens de fondamentales, car leur prise en considération commande l'identification même des unités élémentaires. Comme la textualité rend le texte irréductible à une suite de mots, l'imaginaire logico-grammatical de la compositionnalité s'est révélé incapable de caractériser les unités textuelles ; aussi faut-il les concevoir comme des formes sémantiques et sémiotiques. Nous avons ainsi esquissé une sémiotique des formes sémantiques et expressives, en reconnaissant qu'une forme n'est qu'un moment de stabilisation dans une série de métamorphoses³². Dans cette perspective, les localisations des formes et des métamorphoses ne sont pas des signes mais des *passages*. Au plan de l'expression, le passage est un *extrait* — entre deux blancs, s'il s'agit d'une chaîne de caractères ; entre deux pauses, s'il s'agit par exemple d'une période orale. L'extrait peut renvoyer aux étendues connexes, par exemple par des règles d'isophonie ou de concordance de morphèmes.

Au plan du contenu, le passage est un *fragment* qui pointe vers ses contextes gauche et droit, proche et lointain, par des isotopies comme par des récurrences thématiques, dialectiques ou dialogiques. Cette définition du fragment vaut par restriction pour le contenu de la lexie (sémie) comme pour celui du syntagme ou de la période : un signe n'est qu'un passage. On peut ainsi substituer au signe apocryphe du *Cours de linguistique générale* de Saussure cette figure du *passage* :

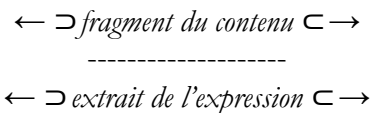


Figure 7 : Le passage [$\subset \rightarrow$: ouverture vers le contexte].

Le contenu des *fragments* est constitué de formes sémantiques et celui des *extraits* de formes expressives. Les formes sémantiques sont des *molécules sémiologiques* ; les formes expressives, des *molécules phémiques* (*phème* désigne ici tout élément de l'expression, qu'il soit phonologique, prosodique, graphique, ou ponctuationnel). Leurs transformations se manifestent par des changements de contexte, des changements sémantiques et des changements expressifs, ainsi que des modifications du rapport entre contenu et expression. L'évolution d'une forme sémiotique peut se schématiser ainsi, les *métamorphoses* étant les changements de formes et les *métatopies* les changements de fonds :

³² La théorie des formes sémantiques (l'auteur, 1989, 1994, 2001) a été reprise en partie, discutée et reformulée dans un cadre cognitif par Cadot et Visetti (2001). Usant d'un langage phénoménologique, cette réélaboration privilégie le lexique en réintroduisant les problèmes de la polysémie (hors contexte) et de la référence, mais délaisse cependant les questions de la sémosis, de l'expression, du palier du texte (réduit à une thématique), de la typologie des textes, des corpus et des applications pour les traitements automatiques. La réduction de l'empan des observables, la modélisation intuitive semblent alors résulter du subjectivisme assumé en termes cognitifs.

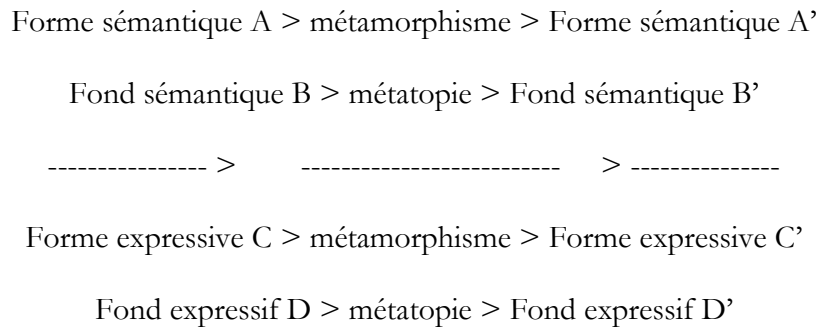


Figure 8 : Les supports des métamorphoses et des métatopies

La redéfinition du « signe » comme *passage* permet ainsi de considérer les unités textuelles comme des moments stabilisés dans des séries de transformations textuelles et intertextuelles, rapportées aux discours, champs génériques, genres et styles. Les sémosis résultent alors d'appariements entre fonds sémantiques et expressifs d'une part, entre formes sémantiques et expressives d'autre part ; et au sein de chaque plan, contenu et expression, entre formes et fonds. Les relations entre fonds expressifs et formes sémantiques, entre formes expressives et fonds sémantiques doivent être également être explorées ; elles l'ont été, très partiellement, par des études stylistiques.

La problématique logico-grammaticale est restée dominée par le modèle entité-relation, qui suppose une distinction ontologique référentielle : elle a présidé notamment à l'opposition entre catégorématiques et syncatégorématiques, prédicats et arguments, mots lexicaux et connecteurs, nœuds et liens des réseaux sémantiques et des graphes conceptuels. Cependant, un texte ne se réduit pas à une suite de propositions, car les formes macrosémantiques ont leur propre significativité, par leur déroulement comme par les valorisations qui s'y attachent. Comme la conception morphosémantique du texte échappe à l'atomisme de la tradition grammaticale, elle permet de déployer le concept de parcours interprétatif. Peu importe ici que la représentation figure des dynamiques sur un espace, ou des rythmes dans le temps. Le problème fondamental de la segmentation se poserait ainsi : c'est le rythme qui permet de percevoir l'intervalle et le mouvement qui permet de discrétiser la séquence. Ces concepts intermédiaires permettent de concevoir le rapport du global au local d'une façon moins simpliste et moins statique que celle qui unit l'élément à l'ensemble ou même la partie au tout. L'accès du global au local, dans la mémorisation par exemple, est médiatisé par les formes sémantiques et expressives.

La signification (locale) relève de la problématique logico-grammaticale, le sens (global) de la problématique rhétorique-herméneutique. Comme la première méconnaît la textualité, la seconde l'englobe et la dépasse : la signification n'est en effet qu'une abstraction des contextes dans lesquels se sont constitués les signes³³. Le passage est ainsi le lieu premier de l'élaboration du sens – plutôt que l'endroit où une signification déjà codée en langue viendrait à trouver une expression et se nuancer en contexte³⁴.

³³ Voir notamment Saussure : « Dans chaque signe existant vient donc S'INTÉGRER, se postélaborer une valeur déterminée [...], qui n'est jamais déterminée que par l'ensemble des signes présents ou absents au même moment ; et, comme le nombre et l'aspect réciproque et relatif de ces signes changent de moment en moment d'une manière infinie, le résultat de cette activité, pour chaque signe, pour l'ensemble, change aussi de moment en moment dans une mesure non calculable » (*ELG*, p. 88).

³⁴ Une sémantique qui se voudrait indépendante voire simplement autonome à l'égard de l'expression reconduirait le dualisme matière/esprit qui a toujours différé la formation d'une sémantique linguistique et justifie encore l'universalisme de la sémantique cognitive.

Paradoxalement, la sémiotique greimassienne va à l'encontre de la sémiologie saussurienne en fondant de fait la sémiotique sur une sémantique universelle, transcendante aux divers systèmes de signes. Or, le fondement de la sémiotique ne se trouve pas dans la sémantique ; comme le sens ne peut être appréhendé qu'avec son expression, c'est la sémosis qui constitue proprement l'objet de la sémiotique.

Si l'on fonde la sémantique sur le principe sémiotique de la solidarité entre les deux plans du langage, on ne trouve plus de contradiction entre la sémiotique et l'herméneutique, puisque les signes ne sont reconnus voire constitués comme tels que dans les parcours interprétatifs, dont ils sont tout autant le résultat que le point de départ. On ne peut plus alors rabattre la sémiotique sur la problématique logico-grammaticale³⁵. Loin de l'ontologie qui a dominé la tradition sémiotique, le passage est donc une notion *praxéologique* : il résulte en effet d'une chaîne opératoire, tant génétique qu'interprétative, dont l'empan est vraisemblablement mesuré sur les deux plans par la mémoire à court terme.

La pratique herméneutique sélectionne des passages en les qualifiant par des valeurs. En premier lieu, comme leur mise en parallèle les contextualise réciproquement, les passages rapprochés échangent des sèmes par propagation³⁶. La sélection et l'analyse des passages permettent de (re)constituer leur potentiel évaluatif et de diffuser les évaluations reconnues vers d'autres passages. Les parcours interprétatifs ont pour effet de diffuser dans le texte les valeurs des passages sélectionnés, de la même façon qu'en iconologie le détail permet de révéler la construction de l'ensemble.

À ces valeurs internes s'articulent les valeurs externes apportées en outre par l'interprétation. Les valeurs sémantiques intrinsèques et les valeurs sociales véhiculées par la doxa sont articulées comme la linguistique interne et la linguistique externe (cf. l'auteur, 2007). Plus qu'à transformer des valeurs en faits, l'objectivation interprétative consiste à reconnaître le fait des valeurs en restituant par des conjectures le projet qui a présidé à l'élaboration du texte.

5. Désorientations

Ces précisions et rappels nous permettent à présent de porter un regard plus informé sur la linguistique cognitive.

Déficits. — La linguistique cognitive a développé toutes sortes d'investigations et de modélisations dignes d'intérêt, mais se trouve toutefois, par son histoire propre, affrontée aujourd'hui à un triple déficit.

Un *déficit épistémologique* affecte tant ses fondements disciplinaires que ses relations interdisciplinaires : n'ayant pas défini ses frontières, elle tient un discours général sur la cognition, sans pouvoir définir clairement ses responsabilités par rapport aux disciplines voisines, en premier lieu la psycholinguistique. Les résultats psycholinguistiques sont parfois évoqués épisodiquement chez des auteurs comme Lakoff ou Goldberg, mais sans plus, car ils n'ont pas de caractère critériel et la linguistique cognitive reste dépourvue de protocoles expérimentaux propres.

Un *déficit méthodologique* s'ensuit. À part les variations traditionnelles sur des exemples forgés, on ne trouve aucun processus méthodologique d'objectivation : appuyé sur sa propre autorité, chaque auteur décrit à sa guise, dans une représentation de son cru, les phénomènes qu'il retient, sans prévoir comment choisir entre deux descriptions différentes d'un même fait. Au demeurant, la contestation des « dogmes » du cognitivisme orthodoxe, faute d'avoir été menée à son terme, a accrédité l'idée que l'on pouvait constituer une théorie avec une accumulation de petits modèles partiels, touchant la métaphore, les prototypes, les schèmes, les airs de famille, les *frames*, toutes

³⁵ Elle procède par extraction, listage, typification, de façon à décontextualiser des unités, les ériger en entités discrètes pourvues d'une signification propre et constante : elle divise ainsi le sens du texte en significations lexicales, réduit les valeurs à des faits supposés objectifs, de manière à permettre une modélisation ontologique en termes de relations fondamentales.

³⁶ Nous en avons détaillé un exemple (l'auteur, 2007) en rapprochant la description de la jeune Judith dans *Le médecin de campagne* (1833) et celle d'Atala Judici dans *La cousine Bette* (1846) : on comprend qu'Atala Judici a les caractéristiques balzacienne d'une juive car son nom résulte d'une transformation du prénom Judith ; le nom inouï du quartier de Paris qu'elle habite (la petite Pologne) se trouve remotivé, car la Judith de 1833 apparaît dans un ghetto polonais, etc.

ces notions peu définies, issues d'horizons divers, pouvant à l'occasion devenir interchangeables. La nonchalance argumentative se traduit par la multiplication de listes hétérogènes qui se donnent pour des synthèses, comme l'attestent les ouvrages catalogiques de Lakoff.

Le *déficit empirique* touche les applications et la demande sociale, car au lieu d'objectiver par une méthodologie critique de nouveaux observables, la linguistique cognitive n'a de cesse de les subjectiver dans « la tête du locuteur ». Ce déficit touche des problèmes linguistiques majeurs comme la traduction, le multilinguisme (dont les langues anciennes), la diachronie linguistique, les pratiques linguistiques effectives et la division des langues et des textes en discours, genres et styles.

Comme le palier du texte n'est pas pris en compte, les questions majeures liées à la description des corpus et des intertextes ne sont pas traitées – la recherche d'attestations par des méthodes de mots-clés en contexte est certes utile, mais les corpus ne sont pas décrits pour eux-mêmes. Enfin, la limite de l'expression au domaine phonologique rend difficilement concevable tout ce qui touche les documents, de la ponctuation à la typographie, sans même parler de la codicologie et de la diplomatique.

Héritées de la linguistique cognitive orthodoxe, ces limitations empiriques sont aggravées pour ce qui concerne les applications informatiques. Si les grammaires de construction dans le style de Berkeley utilisent certains formalismes comme l'unification, la linguistique computationnelle chomskyenne reste plus compatible avec les exigences d'une implémentation – bien qu'au milieu des années 1990 elle ait perdu son hégémonie dans ce domaine au profit de modèles issus de la linguistique de corpus et des humanités digitales.

Quoiqu'elle se soit édifiée en contestant le chomskysme, la linguistique cognitive actuelle en a hérité maints déficits. Elle a certes assoupli voire abandonné certaines positions dogmatiques concernant par exemple la Grammaire Universelle, mais elle a contesté des thèses fausses en les floutant, faute de pouvoir les contredire épistémologiquement ou de les invalider méthodologiquement. Par exemple, elle reste tributaire des mêmes conceptions inadéquates qui affectent les parties du discours : comme le remarque François (2008), pour Croft aucun test syntaxique ne peut sélectionner toutes et rien que les entités que l'on pourrait vouloir appeler verbes, noms, adjectifs, etc. à travers les langues ; mais ni l'ontologie référentielle sous-jacente, ni les catégories résultantes ne sont pour autant réexaminées ou récusées³⁷.

Toutefois la situation évolue et des auteurs comme Stefan Gries formulent des propositions pour permettre des collaborations entre psycholinguistique et linguistique de corpus. Si l'on reconnaît pleinement le contenu théorique et empirique de la linguistique de corpus (qui est en passe de périmer la linguistique de fauteuil), cela risque fort de se faire au détriment de la linguistique théorique post-chomskyenne. Les déficits, empiriques notamment, de linguistique cognitive lui permettront-ils de trouver une place dans la nouvelle configuration qui se dessine ?

Enjeux. — La linguistique cognitive reste souvent inopérante en raison même du programme d'explication de la langue par la pensée, programme qu'elle revendique comme son point fort. Ainsi la dyade sémiotique (forme/sens) des constructions ne fonctionne-t-elle pas comme une dualité, car le principe de la détermination du sens sur la forme reste inquestionné, comme le primat des représentations que rappelle l'adjectif *cognitive*.

À défaut de pouvoir produire de nouveaux observables et d'infirmier ou valider des hypothèses, la linguistique cognitive rencontre des attentes sociales voire politiques en multipliant des exemples de détermination de la pensée sur la langue. Si le cognitivisme orthodoxe posait une détermination génétique sur l'activité de langage et s'ouvrait ainsi à des développements néo-

³⁷ On pourrait multiplier les exemples de rémanences ou de transpositions floutées. Dans certaines grammaires de construction, les phénomènes d'instanciation dépendent de la compatibilité des « signes schématiques » et des « signes substantifs » : on retrouve là l'insertion tardive des lexèmes dans les constructions du modèle chomskyen des années 1965. Autre exemple, la *Left-isolation construction* équivaut au *Wh-movement* dans *Government and Binding* (cf. François, 2008, p. 13).

darwinien, la linguistique cognitive aujourd'hui, en abandonnant l'universalisme exclusif, conclut volontiers à une détermination des sociétés sur leurs langues, ce qui renoue discrètement avec l'imaginaire florissant des nationalismes. Ainsi Wierzbicka, sans pourtant abandonner son postulat d'un langage universel, développe-t-elle l'idée que la signification d'une langue exprime la spécificité d'une nation et pose par exemple que trois notions donnent à elles seules la clé de la *vision linguistique russe* du monde : *dusha* (âme), *toska* (nostalgie mélancolique, vague à l'âme), *sud'ba* (destinée)³⁸. Les choses se corsent quand elle conclut, en comparant la tournure ergative de l'anglais *he succeeded* à la tournure dative du russe *emu èto udalos'* (litt. « à lui [Datif] cela a réussi »), que « la construction nominative anglaise donne la responsabilité du succès ou de l'insuccès d'une entreprise à la personne qui y est engagée, alors que la construction dative du russe libère entièrement la personne de toute responsabilité que ce soit pour le résultat final : quoi que ce soit qui arrive, bon ou mauvais, ce n'est pas le résultat de nos propres actions. » (Wierzbicka, 1992 [1996, p. 72]). Cette étrange explication d'une tournure russe par la passivité fataliste des russes inverse le déterminisme linguistique en déterminisme ethnique, comme on l'a vu dans d'autres pays et en d'autres époques (par exemple chez le linguiste nazi Weisgerber, 1939)³⁹.

Le cas de Wierzbicka n'est pas isolé, sans doute parce que cette détermination est inscrite dans le programme étiologique de la linguistique cognitive : ainsi, dans un article intitulé "Brutal Brits and persuasive Americans: variety-specific meaning construction in the into-causative", Stefanowitsch & Gries, auteurs majeurs de la nouvelle vague des grammaires de construction, en viennent à la conclusion que les Américains sont mobiles et les Anglais conservateurs : « Moreover, the contrast between movement-initializing cause predicates in British English as opposed to movement-restricting cause predicates in American English may confirm the commonplace perception that British culture lacks the strong and explicit emphasis on mobility as an essential condition for a happy and free life as we find it in American culture. » (2007, p. 279). Le recours au sens commun (*commonplace perception*) fonde « scientifiquement » le préjugé, ce qui peut plaire, comme l'atteste le succès d'ouvrages de psychologie évolutionniste néo-darwinienne ; mais ce genre d'interprétation non critique reste au mieux trivial, au pire dangereux.

Si la linguistique cognitive considère que le langage n'est pas une faculté autonome, elle continue néanmoins à le considérer comme une faculté et non comme une abstraction régulatrice. Elle estime que la "grammaire" n'est pas un module formel, mais réduit la langue à un ensemble de constructions (les « constructions symboliques » remplaçant le lexique et les « constructions schématiques » les règles), ce qui perpétue l'image traditionnelle d'une nomenclature associée à une combinatoire de règles. Or une langue n'est pas un inventaire de constructions, mais, entre autres, une dualité entre langue et parole, entre instances et performances, qui doit être décrite dans ses variations diachroniques, diatopiques et diaphasiques.

Quand la linguistique cognitive récuse l'innéisme chomskyen, elle maintient toutefois que le fondement "conceptuel" des constructions schématiques est inné. Cet innéisme ne va pas sans providentialisme : comme le Programme minimaliste chomskyen pose que le langage est la meilleure médiation entre la perception et la pensée, la Linguistique cognitive estime parallèlement que la langue limite l'effort cognitif des locuteurs, par un "principe d'économie" qui déjà chez Maupertuis remplaçait la Providence, et que l'on retrouve tant chez Rosch que chez les néo-darwiniens comme Sperber, pour qui le « principe de pertinence » est un principe d'économie cognitive⁴⁰.

La linguistique cognitive a hérité du cognitivisme orthodoxe un programme naturalisant jamais remis en question, car il fait partie des idées désormais reçues, comme en témoigne la fréquence

³⁸ Sur tout cela, voir Sériot, 2004, p. 25.

³⁹ La linguistique « aryenne » avait largement recours à l'idée qu'une vision du monde (*Weltanschauung*) partagée par un peuple imprimait dans sa langue ses représentations collectives.

⁴⁰ Indépendant de tout contexte, mais agissant en tout contexte, il reformule la loi de moindre effort — justement récusée voici un siècle par Étienne Meillet.

extraordinaire du mot *naturally* dans les grammaires californiennes. Aussi, trois apories principales limitent le développement la linguistique cognitive :

(i) Elle ne peut penser la dualité sémiotique contenu/expression, car elle doit privilégier le sémantique, identifié au conceptuel. (ii) Corrélativement, elle ne peut penser l'expression, car elle serait engagée à renouer avec la philologie et à tenir compte des *documents* (sonores ou graphiques), dont la complexité lui échapperait. (iii) L'empan de ses observables, comme dans la grammaire traditionnelle, ne dépasse pas la phrase, car l'unité de la tradition logico-grammaticale a été scellée dans l'analyse des propositions catégorématiques.

Pour gagner en validité empirique, la linguistique cognitive est donc obligée, sinon de renier, du moins de délaissier ses principes théoriques. Par exemple, la recherche de Stefanowitsch et Gries sur les « collostructions » (collocations entre constructions) retrouve un type de résultats déjà bien connus en linguistique de corpus, la référence aux grammaires de construction ne permettant pas, en l'occurrence du moins, de renouveler la problématique.

6. Pour une reconception du langage

Sans prétendre à une synthèse, voici trois directions pour une reconception du langage qui ne doivent rien au positivisme logique mais sont inspirées de manière complémentaire par l'anthropologie, puis par la sémiotique, enfin par la linguistique elle-même.

A) Direction anthropologique

Pour une anthropologie sémiotique. — Rappelons brièvement quelques hypothèses argumentées ailleurs (l'auteur, 1996a). Le niveau sémiotique de l'environnement humain (l'*entour*) se caractérise par quatre décrochements ou ruptures d'une grande généralité, qui semblent diversement attestés dans toutes les langues décrites, si bien que l'on peut leur conférer par hypothèse une portée anthropologique⁴¹. Les positions homologues sur les axes de la personne, du temps, du lieu et du mode sont fréquemment combinées ou confondues. Les homologues entre ces ruptures permettent de distinguer trois zones : une de coïncidence, la zone *identitaire* ; une d'adjacence, la zone *proximale* ; une d'étrangeté, la zone *distale*. La principale rupture sépare les deux premières zones de la troisième. En d'autres termes, l'opposition entre zone identitaire et zone proximale est dominée par l'opposition qui sépare ces deux zones prises ensemble à la zone distale. Ainsi se distinguent un monde *obvie* (formé des zones identitaire et proximale) et un monde *absent* (établi par la zone distale). Les trois zones, identitaires, et proximale, distale sont créées, instituées, peuplées et remaniées sans cesse par les pratiques culturelles.

Par rapport aux langages des animaux, la particularité des langues réside sans doute dans la possibilité de parler de ce qui n'est pas là, c'est-à-dire de la zone distale. Sur l'axe de la personne, cela permet par exemple de parler des absents. L'homologation des décrochements les situe de préférence dans un autre temps (ancêtres, postérité, envoyés à venir), d'autres lieux et d'autres mondes (héros, dieux, esprits). Sur l'axe du temps, cela ouvre les aires de la tradition et de l'avenir ; sur ceux de l'espace et du mode, celle de l'utopie.

La zone proximale, où par exemple les congénères sont reconnus pour tels, appartient vraisemblablement aussi à l'entour des autres mammifères. En revanche, la zone distale reste spécifique de l'entour humain, sans doute parce qu'elle est établie par les langues. Que l'entour

⁴¹ (1) La rupture *personnelle* oppose à la paire interlocutive JE/TU une troisième personne, qui se définit par son absence de l'interlocution (fût-elle présente physiquement) : IL, ON, ÇA. (2) La rupture *locale* oppose la paire ICI/LÀ à un troisième terme, LÀ-BAS, ou AILLEURS qui a également la propriété définitoire d'être absent du *hic et nunc*. (3) La rupture *temporelle* oppose le MAINTENANT, le NAGUÈRE, le PRÉSENT, et le FUTUR PROCHE au PASSÉ et au FUTUR. (4) Enfin, la rupture *modale* oppose le CERTAIN et le PROBABLE au POSSIBLE et à l'IRRÉEL.

humain contienne des espaces distincts du *hic et nunc*, cela peut être mis en rapport avec la théogonie et la cosmogonie, deux activités propres à notre espèce et auxquelles nous devons aussi bien les sciences que les religions. Le cosmos et les univers divins sont des présentations de la zone distale, sans substrat perceptif immédiat. Ces deux créations, sans cesse poursuivies, reposent notamment sur les décrochements de personne, de temps, de lieu et de mode, permis par le développement du cortex préfrontal qui permet de traiter des objets absents. Le contenu des zones varie bien entendu avec les cultures et *a fortiori* les pratiques sociales.

i) *Extériorité du langage*. — À cette conception générale du milieu sémiotique, part spécifique de l'environnement humain, correspond une conception non subjectiviste du langage comme *milieu* : le langage est d'abord entre nous, secondairement en nous, nous l'acquérons en nous adaptant au milieu sémiotique dans lequel nous baignons, dès avant la naissance (le fœtus entend les échanges verbaux et notamment la voix de la mère). Cette conception n'est pas simplement « externaliste », car le langage est un lieu de couplage entre sémiotiques intériorisées et extériorisées.

Épistémologiquement, il importe d'objectiver le langage et non de le subjectiver : le recours à la subjectivité, celle d'un sujet transcendantal, qu'il soit cognitif, énonciatif ou phénoménologique, ne permet pas d'expliquer les faits linguistiques. Dire que le langage est un système cognitif « contenu dans la tête d'un locuteur individuel » (Gardner, 1985, p. 199) ne nous avance à rien. Que se passait-il donc dans la tête d'Homère ? Les corrélats (re)présentationnels de l'activité linguistique restent hors du champ de la linguistique et ne concernent qu'une psycholinguistique différentielle qui reste d'ailleurs à édifier. Sans égard pour l'auditeur, ni *a fortiori* le lecteur, on focalise l'attention sur la conscience du locuteur et par là même on intériorise ce qu'il s'agit d'objectiver, en faisant du langage une affaire qui concerne les individus et non la société, réduite à une zone d'intersubjectivité. Cette réduction satisfait à l'individualisme méthodologique qui domine aujourd'hui les sciences humaines – en accord épistémologique avec l'atomisme logique du néo-positivisme et en accord politique avec le libéralisme économique : peu importe, faire de l'individu le siège exclusif du langage permet de le naturaliser, en passant de la psychologie à la neurologie conformément au programme chomskyen.

Or, l'objet des sciences de la culture dépasse les individus, comme les phénomènes sociaux échappent, pour beaucoup, à leur volonté consciente. Les grands programmes d'unification des sciences sociales, la sociologie de Durkheim en premier lieu⁴², l'anthropologie sémiotique aujourd'hui, ont toujours réaffirmé le caractère spécifique de ce domaine d'objectivité. Au lieu de ramener le fait social du langage à des faits psychiques, une théorie du couplage sémiotique permet d'articuler faits psychiques et faits sociaux, pour rendre compte de la spécificité de la cognition humaine. Bref, c'est le sémiotique qui explique les spécificités de la cognition humaine, et non l'inverse.

ii) *Indétermination instrumentale et non-fonctionnalité*. — Cette conception rompt avec la théorie instrumentale du langage, fondamentale pour les recherches cognitives qui en font l'instrument de la pensée. Dirait-on que l'air est un instrument des oiseaux ? Le monde sémiotique où nous vivons est configuré par nos actions et chaque emploi d'une langue la modifie quelque peu. Par là

⁴² Cf. Durkheim : « Si, comme on nous l'accorde, cette synthèse *sui generis* qui constitue toute société dégage des phénomènes nouveaux, différents de ceux qui se passent dans les consciences solitaires, il faut bien admettre que ces faits spécifiques résident dans la société même qui les produit, et non dans ses parties, c'est-à-dire dans ses membres. Ils sont donc, en ce sens, extérieurs aux consciences individuelles, considérées comme telles, de même que les caractères distinctifs de la vie sont extérieurs aux substances minérales qui composent l'être vivant. On ne peut les résorber dans les éléments sans se contredire, puisque, par définition, ils supposent autre chose que ce que contiennent ces éléments. Ainsi, se trouve justifiée, par une raison nouvelle, la séparation que nous avons établie plus loin entre la psychologie proprement dite, ou science de l'individu mental, et la sociologie. Les faits sociaux ne diffèrent pas seulement en qualité des faits psychiques ; ils ont un autre substrat, ils n'évoluent pas dans le même milieu, ils ne dépendent pas des mêmes conditions. » (*Les Règles de la méthode sociologique*, préface de la seconde édition, Paris, Alcan, p. 31).

même, les langues n'ont pas de fonctions déterminables *a priori* : elles en ont autant que de pratiques sociales normées par les genres en évolution. Bref, l'usage ne fait pas des langues des instruments stéréotypés, bien au contraire : nous ne cessons de créer de nouveaux usages et les fonctions du langage sont ainsi des effets plus que des conditions des usages effectifs.

iii) *Historicité*. — Le monde sémiotique est un monde historique, car il se confond avec le monde humain. Le langage a certes pu émerger dans l'évolution, avec notamment le développement du cortex préfrontal, cela n'exclut pas que les langues soient des formations historiques, bref, des œuvres humaines. Le déni, de fait, de la linguistique historique interdit de concevoir l'historicité des langues, au profit de multiples théories, sans substrat empirique, sur l'origine du langage (pour une discussion, cf. l'auteur, 2006c).

iv) *Généralité vs universalité*. — Si l'on peut concevoir une linguistique universelle, c'est là une hypothèse de travail et non un point de départ. Les langues ne sont compréhensibles que différentiellement. Il n'y a rien entre les langues, et le langage n'est pas une interlangue : la postulation d'une langue « sémantique » universelle par Wierzbicka⁴³ ne poursuit pas seulement les rêves iréniques de Lulle, Leibniz ou Frege, elle ressuscite les thèses les plus contestables de Marr. Pour la linguistique générale, le langage est une hypothèse régulatrice qui somme les régularités constatées des langues décrites : mais elle s'interdit à bon droit de conclure du général à l'universel, même si aujourd'hui ce geste métaphysique, si tentant pour divers ethnocentrismes, s'est fort banalisé.

v) *Créativité et herméneuticité*. — Ayant été créées dans une élaboration continue, les langues ne sont pas prédéterminées et évoluent avec leurs usages, tout comme le reste des institutions et normes sociales.

Le programme de la grammaire générative avait le mérite de poser le problème de la créativité linguistique en lui donnant une réponse restreinte mais effective en termes de générativité syntaxique ; en revanche, Chomsky éludait d'un même mouvement le problème de l'interprétation en le subordonnant à celui de la génération. Délaissant le paradigme formel, les linguistiques cognitives récentes ont abandonné l'objectif de rendre compte de la générativité et elles en ont d'ailleurs perdu les moyens. Elles abordent en revanche, quoique de façon épisodique, le problème de l'interprétation, mais elles la conçoivent pour l'essentiel comme une identification de schèmes préalablement connus. Ainsi, elles ne rendent pas compte de la créativité des usages, encore moins des événements linguistiques, car elles représentent la génération comme une instanciation de constructions schématiques par des constructions substantives. Comme souvent en grammaire, la créativité linguistique, tant génétique qu'herméneutique, n'est pas pour autant reconnue et thématisée. D'une part, comme nous l'avons vu, la sémosis dépend de l'interprétation qui institue le signe comme tel ; d'autre part l'interprétation du signe dépend des régimes génétique et herméneutique du texte (oral ou écrit) tels qu'ils sont configurés par son genre. L'interprétation nouvelle continue ainsi l'élaboration sémiotique dont témoignait la première formulation du texte.

⁴³ Wierzbicka formule les définitions dans une langue élémentaire à vocation universelle. Voici par exemple sa définition du concept éminemment cognitif de *tête* : « une partie du corps d'une personne, cette partie est au dessus de toutes les autres parties du corps, quand une personne réfléchit, quelque chose se produit dans cette partie » (1996, p. 218). Malgré sa lourdeur qui se veut didactique, cette définition indigente reste très en retrait sur une définition lexicographique ordinaire, et, puisqu'il s'agit de la pensée réflexive, semble bien peu réfléchi : le fait que la tête soit le siège de la pensée ne va aucunement de soi ; qu'en est-il d'ailleurs des têtes de veau, des penseurs allongés, etc. ?

B) Direction sémiotique

La sémiotique a de longue date été configurée par la logique : à l'époque moderne, elle prend chez Locke la place de la logique et elle se confond avec elle jusqu'à Peirce. En projetant la refondation linguistique de la sémiotique, Saussure remet en cause ses fondements ontologiques – tant pour ce qui concerne la référence que le principe d'identité. Dès lors, l'interprétation des signes n'est plus l'interprétation logique (comme identification des référents) et la question herméneutique se pose dans un contexte nouveau qui ne sera thématiqué qu'après Saussure, par Coseriu notamment.

Pour une refondation sémiotique de l'herméneutique. — Le retard de la sémantique linguistique, discipline très tardive, cachait un autre déficit plus profond, le déficit sémiotique. En effet, l'idée que l'herméneutique est simplement affaire de sens, et que la linguistique des textes aurait pour tâche de déterminer le sens du texte mérite d'être reconsidérée à la lumière du problème de la sémosis.

Le dualisme avait accoutumé à considérer diverses étapes de l'interprétation, dans un ordre qui peut avoir une valeur didactique. Ainsi Schleiermacher lui-même relevait une dualité entre l'interprétation « grammaticale », de l'ordre du déchiffrement, et l'interprétation « psychologique » ou technique, de l'ordre de l'élucidation.

Toutefois, l'on n'établit pas simplement la lettre (par la philologie) puis le sens (par l'herméneutique) : on établit les deux plans ensemble, sinon simultanément, du moins de façon corrélative. En effet, le signifiant n'est pas une simple « expression », ni une simple fixation, réalisation ou actualisation d'une intention⁴⁴. Nous poursuivons donc dans la direction formulée par Saussure : « On a tant de fois opposé le *son* matériel [signifiant] à tout ce qui lui peut être opposé, que nous craignons bien que notre nouvelle distinction ne soit confondue avec d'autres. Notre position est toutefois très nette. Parmi les choses qui peuvent être *opposées* au son matériel [signifiant], nous nions, essentiellement et sans défaillance future dans le détail, qu'il soit possible d'*opposer* l'idée [signifié]. Ce qui est opposable au son matériel [signifiant], c'est le *groupe son-idée* [signe], mais absolument pas *l'idée* [signifié]. » (ELG, p. 202 ; le « son matériel » équivaut ici à *signifiant*, et « idée » à *signifié*).

Saussure met ici en œuvre une dualité (le groupe son-idée), dont les parties, discernées par une convention méthodologique temporaire, n'ont pas par elles-mêmes une objectivité propre qui permettrait d'en proposer des descriptions séparées. Cela est conforme au principe herméneutique que le global (le signe) détermine le local (ses deux faces).

Les concepts de *passages* et de *métamorphoses* (cf. *supra* § 4) tiennent compte de la dualité sémiotique car ce sont des « unités » et des opérations textuelles définies simultanément sur les deux plans du langage. Aussi la linguistique des textes suppose-t-elle une sémiotique d'un palier de complexité supérieur et non pas seulement un développement de la sémantique⁴⁵. Dès lors, la spiritualisation de l'herméneutique par Dilthey et les diverses écoles philosophiques qui l'ont suivi, de Gadamer à Ricoeur, se trouve reconsidérée : si cette tradition ne manque pas d'intérêt, sa dimension critique laisse à désirer et sa capacité descriptive plus encore. Par exemple, les lectures d'Héraclite ou de Hölderlin par Heidegger, appuyées sur des méditations étymologiques sur quelques mots, font fi des projets éthiques et esthétiques, de la textualité même, voire de la syntaxe : elles restent donc purement projectives.

À cette conception unilatérale, s'en est opposée une autre, de tradition mystique voire mystificatrice, l'herméneutique exclusive du signifiant (cf. des écrivains comme Khrouchtoukh

⁴⁴ On apprécie certes la richesse de la théorie de l'expression de Bühler, mais il la formule en philosophe et en psychologue plus qu'en linguiste.

⁴⁵ En développant ce point, l'on pourrait éclairer la thèse romantique de Croce et de Coseriu d'une identité du langage et de la poésie, car c'est dans le domaine de la poésie que le problème de la sémosis a été le mieux posé, notamment à propos des normes de genre comme les formes fixes.

et sa langue transmentale, ou Isidore Isou ; des critiques comme Henri Meschonnic) : elle révoque tout signifié, ou plutôt le fait résider dans le Signifiant, défini tout à la fois comme matérialité, rythme et souffle. Spiritualiste à sa manière, ce souffle se déploie par exemple dans les interprétations de la Bible par Meschonnic, comme par les traductions qu'elles autorisent.

Cependant, une herméneutique *critique*, illustrée par des auteurs comme Peter Szondi ou Jean Bollack, peut réconcilier la philologie et une philosophie pourvue d'une mission pratique – qui suppose naturellement une éthique. S'il suffisait d'être armé de la bonne méthode et d'une lucidité supérieure pour établir le sens, ce serait la fin de l'interprétation, qui, pour chaque texte singulier, doit hiérarchiser les conditions de lecture, prendre la mesure de sa complexité, et apprendre de lui, en quelque sorte, comment il doit être lu. Quand elles respectent ces conditions, des interprétations s'imposent, font autorité, et s'introduisent si bien dans l'histoire du texte qu'elles en colorent durablement la lecture, en déterminent les traductions, etc. Autant d'arguments pour écarter l'idée de l'immanence du sens, ou du moins la déplacer, en reconnaissant que le sens est immanent, non au texte, mais à la situation d'interprétation (cf. l'auteur, 1989).

Les dualités sémiotiques et l'impossibilité de l'ontologie. — Si l'herméneutique modifie la sémiotique, elle le lui rend bien. Le fondement de toute ontologie est le principe d'identité ($A=A$), car sur lui se basent les deux autres principes de la logique classique, le principe de non contradiction et enfin le principe du tiers exclu. Or la dualité sémiotique interdit toute identité, puisque chacun des deux plans, expression et contenu, peut être distingué méthodologiquement, mais non séparé⁴⁶.

Le principe d'identité repose sur l'unité de point de vue, telle que toute chose soit identique à elle-même sous un même rapport. En revanche, les dualités saussuriennes – qui ne sont pas des dichotomies et échappent à l'apodictique de la logique classique – imposent à tout moment une dualité de point de vue. Par exemple, une grandeur A en synchronie n'est pas identique à la « même » grandeur A considérée en diachronie.

Cette non-identité justifie l'application à toutes les grandeurs, sur chaque plan, du principe différentiel. Non seulement deux grandeurs quelconques sont nécessairement différentes ($a \neq b$), mais encore elles se distinguent par leur intensité : dans toute catégorie binaire a vs b , un terme est intense et l'autre extense⁴⁷. Les deux termes ne se partagent pas également l'espace sémantique.

Le principe différentiel s'étend aux relations contextuelles homoplans : dans le syntagme *Messieurs ! Messieurs !*, donné en exemple par Saussure, le second signifié est différent du premier, parce qu'il se trouve dans un autre signe. À l'écrit, qui gomme les différences d'intensité, les deux signifiants diffèrent par leur position, les deux signifiés, conventionnellement, par leur intensité⁴⁸. En termes logiques, deux occurrences d'un type peuvent certes différer, mais en sémiotique saussurienne, les occurrences sont duelles et renvoient à un type d'expression et un type de signifié, ce qui exclut de les subsumer sous un seul type. Ainsi la position d'un signifiant dans l'expression d'un texte et la position du signifié corrélatif sont-elles des variables pertinentes : répété, le premier mot d'un texte ne revêtira évidemment pas le même statut sémiotique que le dernier.

Enfin, le principe différentiel permet sinon de résoudre, du moins d'éviter, un problème lancinant de la tradition métaphysique. Pour instaurer en loi universelle le principe d'identité, il fallait subsumer sous ce concept tout à la fois l'unité et ce qui s'oppose à elle : ainsi, pour faire rentrer Héraclite au bercail ontologique, Heidegger, dans son séminaire de 1966-67, invoque-t-il

⁴⁶ Si nous désignons par S le signifié et par S' le signifiant, le principe de différentialité s'écrira : S est différent de S' .

⁴⁷ L'opposition entre *intensité* et *extensité* a été introduite par Hjelmlev dans *La catégorie des cas*. Pour une présentation, cf. l'auteur 1999.

⁴⁸ Nous laissons de côté la question de savoir si le sème afférent d'agacement se trouve mis en facteur commun pour le syntagme.

Schelling : « Schelling dit que l'absolu n'est pas seulement l'unité, mais l'unité de l'unité et de l'opposition » (in Bollack & Wismann, 1975, p. 160). En revanche, dès que l'on a affaire à des signes, l'absolu disparaît, puisque ces unités ne sont point données, et que leur opposition les constitue en signes et permet de les discerner. En d'autres termes, l'identité renvoie à la non-identité qui la fait être et en quelque sorte la constitue, qu'il s'agisse, pour le signifié, de la non-identité du signifiant, ou pour le signifiant, de la non-identité du signifié.

Reformulé dans le domaine modal, ce problème reconduit à ceux de l'absence et de la négation (cf. l'auteur, 2002 a et b, 2008), et peut être exploré tant dans le domaine de la métaphysique (en montrant que Saussure retrouve des solutions formulées jadis par des logiciens bouddhistes) ou de l'anthropologie sémiotique, en rappelant le rôle de l'absence dans la cognition humaine. Ainsi peut-on comprendre et exploiter l'observation que « le fonctionnement matériel du langage fournit le paradigme de l'absence qui fonde toute présence » (Bollack et Wismann, 1975, p. 161).

Un modèle sémiotique de l'objet culturel. — Le modèle élémentaire de l'objet culturel (l'auteur, 2008) permet de clarifier les relations entre linguistique interne et linguistique externe :

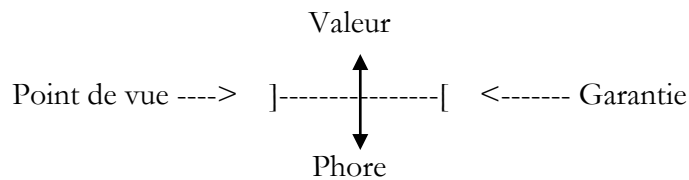


Figure 9 : Le modèle élémentaire de l'objet culturel

(i) La dualité sémiotique entre Valeur et Phore (termes qui désignent respectivement le contenu et l'expression pour tout système de signes) peut être traitée par la linguistique interne.

(ii) La dualité Phore / Valeur se trouve ainsi sous la rection d'une dualité de rang supérieur entre le *Point de vue*⁴⁹ et la *Garantie*. Cette dualité englobante fait appel aux traditions philologique (pour le point de vue en tant que « signature ») et la garantie en tant qu'authentification), rhétorique (pour le point de vue en tant qu'éthos) et herméneutique (pour ce qui concerne les questions critiques de légitimité) ; ces traditions pourraient, c'est du moins notre vœu, se trouver unifiées dans une linguistique externe qui dépasse la pragmatique.

Déterminé par une pratique et un agent individuel ou collectif, le *Point de vue* n'est pas un simple point d'observation : par exemple, dans un traitement de données, il dépend de l'application. La *Garantie* est l'instance de validation qui fonde l'évaluation de l'unité étudiée : cette instance est une norme sociale qui peut être juridique, scientifique, religieuse ou simplement endoxale. En linguistique de corpus, le Garant est l'autorité qui a présidé à la constitution du corpus ; certaines métadonnées documentaires, comme l'auteur ou l'éditeur, relèvent aussi de cette instance. Toute grandeur textuelle est ainsi déterminée par les deux instances du Point de

⁴⁹ La notion de point de vue est née d'une réflexion sur la connaissance, en tant qu'elle est liée à une situation et à un observateur. Pascal (*Pensées*, 7) et Leibniz (*Monadologie*, § 57) l'ont introduite en herméneutique, où elle sera reprise par Crusius pour renouveler l'antique théorie du *scopus* (intention directrice du texte ou de l'auteur). Chladenius l'a par ailleurs appliquée à l'histoire, pour concilier la vérité avec les divergences des interprétations.

En radicalisant Humboldt, Saussure introduit la notion de point de vue dans l'épistémologie de la linguistique : « C'est le point de vue qui seul FAIT la chose (...) parler d'un objet, nommer un objet, ce n'est pas autre chose que d'invoquer un point de vue A déterminé. Il en résulte immédiatement que toute la linguistique revient non pas [] mais matériellement à la discussion des points de vue légitimes : sans quoi il n'y a pas d'objet. » (2002, 323-351 [III a] [Aborder l'objet]). Comme ce propos intéresse l'épistémologie de la sémiotique, nous intégrons le concept de Point de vue comme pôle définitoire de tout objet culturel.

Si le *Point de vue* est une notion qui prend son origine dans l'herméneutique, la *Garantie*, en unissant authenticité interne et légitimité externe, procède pour sa part de la tradition philologique.

vue et de la Garantie et à chaque pratique correspondent des points de vue et des garanties spécifiques⁵⁰.

Ainsi un texte est-il organisé en fonction d'un Point de vue, par exemple celui d'un auteur se transposant dans diverses figures de narrateurs, en fonction d'un projet, au sein d'une pratique, dans le cadre d'un genre ; il est cautionné par une Garantie, qui résume son authenticité, sa validité philologique. Au palier supérieur, pour le groupement que constitue un corpus, le Point de vue unit le projet et la tâche en permettant de rassembler les textes dans un ensemble unifié, cependant que la Garantie le qualifie, valide son authenticité, légitime sa représentativité.

En négligeant le caractère instituant de la Valeur, du Point de vue et du Garant, en réduisant toute donnée à la seule instance du Phore, le positivisme ordinaire élude toute dimension critique et épistémologique. Recueil de « données » appauvries, un « corpus » sans point de vue ni garant n'est pas véritablement un objet scientifique mais un amas numérique inexploitable en tant que tel ; ainsi des pseudo-corpus recueillis par aspiration aléatoire de sites. En revanche, la mise en rapport des quatre pôles du modèle textuel, du passage au corpus, peut permettre l'objectivation sans négliger la complexité qui caractérise les textes comme les autres objets culturels.

La sémiosis et la teneur. — Rapport complexe entre les deux plans du texte, le contenu et l'expression, la *sémiosis*, bien que souvent présentée comme la relation constitutive du signe isolé, intéresse tous les paliers de la description, le texte compris. La sémiosis n'est pas codée en langue, et, même au palier inférieur du mot, il ne suffit pas de consulter le dictionnaire pour pouvoir déterminer le sens construit en contexte. Alors que la sémiosis est définie par la relation entre le Phore et la Valeur, nous nommerons dans ce qui suit *teneur* l'ensemble constitué par le triplet [Phore <Sémiosis> Valeur].

Au sein des plans du contenu et de l'expression, le nombre des niveaux n'est pas fixe, car chacun peut être repris en charge, redoublé et « enrichi » par une autre sémiotique, comme l'attestent, au plan de l'expression écrite, la typographie, les calligrammes, etc. Bien que ce problème ait fait l'objet de réflexions en stylistique, nous ne disposons pas d'une théorie unifiée qui rende compte des interactions entre niveaux du texte — malgré d'importantes contributions comme l'étude de Hjelmslev intitulée *La stratification du langage*. *A fortiori*, les rapports entre niveaux du document et niveaux du texte n'ont-ils pas fait l'objet de recherches approfondies en linguistique.

Des parallélismes entre les niveaux métrique, syntaxique et sémantique conduisent par exemple à l'isométrie de l'expression des contenus analogues ; à l'inverse, on note aussi des contrepoints comme les chiasmes entre niveaux. On peut ainsi relever des points de coïncidence, comme la rime sémantiquement motivée, ou des antithèses, comme chez Mallarmé la rime *beau / tombeau*. Les rythmes sémantiques et expressifs jouent vraisemblablement un rôle fondamental dans la sémiosis, et dans les phases motrices des performances de production et d'interprétation (prosodie en production, cantillations en lecture).

Les méthodes statistiques multidimensionnelles de la linguistique de corpus commencent à éclairer ces questions, notamment dans le domaine de la phonostylistique. Les nouveaux observables mis en évidence pourraient sans doute trouver une intelligibilité dans une théorie des formes sémantiques et expressives, appariées pour constituer des formes sémiotiques. Les points de concomitance entre niveaux correspondent vraisemblablement à des points singuliers de ces formes, qu'il s'agisse, selon l'empan des passages considérés, de segments de formes ou de formes complètes (cf. l'auteur, 2007).

⁵⁰ Pour éclairer cette question par un exemple élémentaire et partiel, la dualité de la *signature* et du *sceau* dans les documents anciens concrétise la dualité du Point de vue et de la Garantie.

Les instances de l'authentification varient avec les situations, ce qui place l'herméneutique sous la rection d'une praxéologie — loin des fondements ontologiques du néo-thomisme et encore plus encore de la thèse heideggérienne que l'herméneutique est un dévoilement de l'Être.

L'éthésis et la portée. — Nous désignerons par le terme d'*éthésis*⁵¹ la relation qui unit le Point de vue et la Garantie, et par celui de *portée* l'ensemble constitué par le triplet [Point de vue <Éthésis> Garantie]. Nous détaillerons plus loin l'articulation entre Teneur et Portée. Il nous faut auparavant des précisions complémentaires sur le statut des deux pôles du Point de vue et de la Garantie.

A. — Le Point de vue pourrait être considéré comme l'expression d'un sujet individuel, d'une subjectivité inscrite dans le langage ; sans reprendre les postulats des théories énonciatives, nous en resterons à la notion de focalisation, telle qu'elle se décline diversement selon les discours, les genres et les styles. Par exemple, dans le récit, la focalisation interne est déterminée par le narrateur quand il est un protagoniste, alors que la focalisation externe renvoie à un autre type de narrateur qui apparaît comme le substitut d'un auteur omniscient. Outre les foyers de l'énonciation représentée (les divers narrateurs, internes ou externes, implicites ou explicites), les foyers interprétatifs relèvent aussi de la catégorie du Point de vue, comme le lecteur représenté à qui s'adresse le texte, ou le lecteur implicite à qui il se destine.

Bien au-delà des pronoms, des déictiques et autres indexicaux, le concept de Point de vue intéresse tous les paliers de la description linguistique : par exemple, au sein d'une classe lexicale, tout seuil évaluatif peut être considéré comme un changement de Point de vue (ainsi, dans une phrase comme *Il n'est pas grand, il est gigantesque*). Pour ce qui concerne l'expression, le Point de vue se traduit par le choix de la langue ou du niveau de langue (diachronique, diatopique ou diaphasique)⁵² ; pour ce qui concerne le contenu, par des choix thématiques, dialogiques et dialectiques. Ces choix, que l'on pourrait détailler à tous les niveaux du contenu comme de l'expression, composent un éthos intégré.

Alors que la littérature, exerçant sa fonction critique, joue sur la multiplicité et l'instabilité des points de vue, d'autres discours tentent de les fixer, voire de les effacer : ce sont des discours objectivants, scientifiques, juridiques, voire littéraires dans le cas des esthétiques de l'impersonnalité, parnassiennes ou chosistes.

B. — La *Garantie* est une donnée fiduciaire qui conditionne l'interprétation. Les différentes sources de l'autorité peuvent être inférées de traits internes ou externes au texte⁵³.

(i) Les références du texte, par exemple en note, appuient ses affirmations par le prestige de ses sources⁵⁴. Le corpus des références inscrit le texte dans une collectivité autorisée qui le nimbe de son prestige. Toutefois, l'interprétation n'est pas prisonnière de ces références affichées et elle doit plonger le texte dans un corpus qui permette, par la méthode comparative, de le singulariser comme œuvre et de transformer ainsi le corpus en *intertexte*.

(ii) Le prestige de l'auteur, attaché à sa signature, peut devenir la garantie principale du texte et l'on a noté qu'en acquérant une notoriété les auteurs diminuent progressivement le nombre des références explicites (le cas de Bourdieu est éclairant).

(iii) Le prestige du support peut être attaché tantôt à la somptuosité de son matériau (la gravure en lettres d'or, par exemple), tantôt à la notoriété éditoriale (il y a là une rétroaction du document sur l'œuvre), voire aux procédures de sélection (comité de lecture, *gate-keepers*).

⁵¹ Ce terme dérive d'*éthos* et renvoie d'une part au point de vue qu'affiche l'auteur par l'image qu'il construit de lui-même, d'autre part à l'éthique, pour ce qui intéresse la question de la garantie. L'éthique est ici entendue comme norme critique, en référence à ce que Saussure nommait la « vie sociale », englobant la « vie des signes » : elle a évidemment une dimension pratique et se fonde sur une praxéologie.

⁵² Par exemple, l'archaïsme linguistique peut exprimer un point de vue conservateur chez Saint-Simon, ou simplement ludique, chez La Fontaine, quand il en use par allusion au badinage marotique.

⁵³ Pour simplifier, nous en restons ici à l'écrit, mais les remarques qui suivent pourraient être transposées aux textes oraux.

⁵⁴ Une norme du judaïsme rabbinique voulait par exemple que l'on ne puisse critiquer le propos d'un maître ancien qu'en lui opposant celui d'un maître d'une égale ancienneté.

C. — Comme elle permet de caractériser l'éthésis, la solidarité entre Point de vue et Garantie soulève une question délicate, mais centrale pour notre propos. Pour qualifier la dualité de ces deux pôles, étudions les cas d'affaiblissement de l'un deux : que seraient un point de vue sans garantie, une garantie sans point de vue ? Les textes apocryphes présentent des exemples éclairants. Ainsi, le *Cours de linguistique générale* n'est pas un texte autographe de Saussure, mais reflète le point de vue de ses auteurs, Bally et Sechehaye. Sur plusieurs points décisifs, il s'oppose au point de vue assumé par Saussure dans ses textes autographes, publiés ou non. Mais la diffusion et la notoriété de cet ouvrage ont fini par lui assurer une garantie dans la collectivité académique des linguistes, si bien que la plupart des critiques adressées à Saussure, de Roy Harris à Michel Arrivé, portent sur des passages du *Cours* et non sur les écrits authentiques. Cependant, et c'est là un témoignage de la solidarité entre Point de vue et Garantie comme entre herméneutique et philologie, il reste inutile d'interpréter les écrits inauthentiques — comme le soulignait jadis Friedrich Schlegel dans sa *Philosophie de la philologie* (1797).

Par mille moyens linguistiques, on peut assurer la prééminence du Point de vue ou de la Garantie. La littérature contemporaine, notamment romanesque, exploite sans relâche les techniques subjectivantes, comme la mimésis du flux de conscience dans le monologue intérieur, de Joyce à Beckett et de Sartre à Nathalie Sarraute et à Claude Simon. En revanche, les sciences usent de techniques objectivantes, bien imitées par les auteurs négationnistes : effacement des marques de subjectivité et notamment des pronoms et déictiques de première personne, multiplication des références et des hors-textes à fonction de garantie, comme les tableaux de chiffres. En usant de diverses sémiotiques (figures, photos, vidéos, etc.), les hors-texte concourent à des effets de réel : comme chacun suppose un point de vue différent, mais concordant, le lecteur élabore une impression référentielle stable⁵⁵. Les médias immersifs sont ainsi utilisés pour créer des mondes utopiques.

On pourrait alors formuler l'hypothèse que la dualité entre Point de vue et Garantie n'a rien d'antinomique et que la Garantie somme des Points de vue dont la source a été oblitérée : elle relèverait ainsi de la doxa, fût-elle placée imaginairement dans un monde transcendant ou dans une zone distale. En somme, les garanties seraient des points de vue unifiés en synchronie et sédimentés en diachronie.

Sémiosis et éthésis. — Le modèle de l'objet culturel présenté plus haut (cf. figure 9) articule deux dualités dont l'articulation pourrait éclairer les questions récurrentes que suscite la sémiotique des langues. Si l'on réduit le signe à la dualité entre Valeur et Phore, comme le font les rédacteurs du *Cours de linguistique générale* attribué à Saussure, on doit convenir qu'il a une signification mais pas de sens — comme tout fait brut non interprété, par exemple le poids d'une monnaie antique, ou le relevé d'une occurrence dans un texte. Son sens ne peut être approché qu'en restituant la dualité entre Point de vue et Garantie. C'est alors la dualité hiérarchiquement supérieure de la Teneur (Point de vue / Garantie) et de la Portée (Valeur / Phore) qu'il nous faut explorer. L'articulation de ces deux dualités fondamentales reste aussi difficile que nécessaire : les oppositions entre le Dire et le Dit, entre l'énoncé et l'énonciation en linguistique (française notamment), entre l'*energeia* et l'*ergon* de Humboldt à Coseriu, entre le récit et la narration en poétique, entre l'interprétation grammaticale et l'interprétation « psychologique » en herméneutique, entre la syntaxe et la sémantique d'une part, la pragmatique de l'autre dans la sémiotique du positivisme logique, témoignent chacune à leur manière de ce problème, sans qu'il ait cependant été possible à ma connaissance de le formuler dans les termes d'une linguistique textuelle informée par la sémiotique.

La solution ordinaire consiste à postuler un niveau psychique indépendant de la langue, et, en reprenant l'antique théorie du langage instrument, à décrire comment, de ce niveau « cognitif »

⁵⁵ Si la multiplication entraîne une objectivation, on comprend mieux le rôle des sorties logicielles en linguistique de corpus, et plus généralement celui des détours instrumentaux dans les sciences. La transformation des produits d'observation en résultats scientifiques appelle cependant une herméneutique spécifique.

l'on passe à un niveau proprement linguistique. Cette disposition générale est commune aux théories psychologiques de l'expression (Bühler), à la grammaire générative de Chomsky, aux théories linguistiques de l'énonciation (Culioli), aux théories psycholinguistiques de la parole (Levelt). Peu importe ici que le passage du cognitif au linguistique soit figuré par des dynamiques (dans une tradition augustinienne) ou des transcodages (dans une tradition aristotélicienne) : ce parcours fondamental n'est jamais rapporté aux normes textuelles, ni même à la sémosis, en raison de la rémanence constante du dualisme traditionnel.

Toutefois, l'involution mentaliste n'explique rien, mais soustrait la complexité des usages à la description linguistique. C'est pourquoi nous préférons décrire la sémosis comme un parcours génétique et interprétatif entre mots, entre passages, entre textes, en usant d'un « modèle plat », sans imaginer des structures profondes où tout se joue. La sémosis remplace ainsi l'actualisation, et l'éthésis l'énonciation, sans égard pour la pesante ascendance scolastique de ces deux respectables concepts.

Les deux axes de la sémosis et de l'éthésis correspondent grossièrement à la cognition et à la communication, dans la mesure où elles tiennent leur place mais récusent leur séparation. Nous avons vu que la problématique cognitive reste tributaire d'un dualisme qui interdit de penser la sémosis, sinon en termes de correspondance entre la pensée supposée autonome à l'égard des signes linguistiques (bien qu'organisée comme un discours de signes intérieurs) et le langage, réduit à la pure extériorité de ses signifiants. Quant à la problématique de la communication, dans son étude des médias, elle tient compte de la dimension sociale de la transmission des « messages », mais non de leurs valeurs, de leur hiérarchie, ni même de leur accès⁵⁶.

Plutôt qu'une transcription ou une infusion de la pensée dans le langage, la médiation entre la Teneur et la Portée peut être conçue comme un cours d'action dans une pratique, configuré par des normes textuelles. La dimension subjective et/ou sociale de la langue (comme, subsidiairement, de la linguistique) se concrétise dans la Portée ; sa dimension objective, dans la Teneur.

La Teneur procède de la Portée, mais l'action qu'elle résume appartient pleinement au texte comme pratique et souvent d'ailleurs ne reste connaissable que par là. Les normes textuelles (styles, genres et discours) configurent la sémosis entendue comme appariement des plans du langage, contenu et expression, à tous les paliers de description : par des classifications automatiques « à l'aveugle » sur des sorties d'analyseur morphosyntaxique, on a pu prouver expérimentalement que leur détermination s'étend aux variations morphosyntaxiques (cf. Malrieu et Rastier, 2001 ; l'auteur, 2011, ch. 3). Ainsi, les normes textuelles gouvernent-elles l'application des règles grammaticales.

Toutefois, comment décrire les normes textuelles pour ce qui concerne la dualité entre Point de vue et Garantie ? L'éthésis permet diverses médiations. Une première médiation intéresse le rapport entre l'énoncé (au sens restreint) et l'énonciation représentée : par exemple, dans leurs récits les témoins de l'extermination emploient le *nous* inclusif, les narrateurs des faux témoignages disent *je* (Charlotte Lacoste, communication personnelle). Cette différence dans l'énonciation représentée au plan de la Teneur correspond à une différence éthique au plan de la Portée : alors que le témoin authentique parle pour compte tiers et en quelque sorte sous le contrôle des camarades engloutis, le faux témoin tend un leurre autobiographique au lecteur, pour le compte (bancaire) de l'auteur et de l'éditeur — un faux témoignage se vend de cent à mille fois mieux qu'un témoignage authentique. Cette première médiation entre énoncé et énonciation représentée, bien qu'interne au texte, renvoie ainsi à la pratique englobante, telle qu'elle est configurée par le genre même du témoignage, et ici, d'une part à la construction d'une mémoire collective de la violence de masse, d'autre part au business de l'industrie du livre.

⁵⁶ Toute communication est en effet conditionnée, par des supports documentaires (médiatiques), par des genres et autres normes textuelles, enfin par des préconditions herméneutiques : pour les théories communicationnelles, l'émetteur et le récepteur sont des fonctions théoriques (relevant initialement de l'électromécanique), mais les échanges oraux ou écrits effectifs dépassent évidemment cette simplification.

Une deuxième médiation intéresse l'énonciation et l'interprétation effectives, au sein d'une pratique sociale déterminée. Par exemple, le *Je* du rapport d'activité renvoie uniformément à son signataire, qui accumule, pour étayer son Point de vue dans les normes prescrites par le genre, toutes les Garanties autorisées, références, dates, noms propres, conformément au régime mimétique des textes réalistes, même romanesques.

Une troisième médiation, que nous avons nommé la *médiation symbolique*, inclut les pratiques dans la mise en corrélation des zones et frontières anthropiques (cf. *infra*, 6A)⁵⁷ : qu'elle soit instanciée par un individu ou une collectivité, la zone identitaire est le site du Point de vue, alors que la zone distale est ordinairement considérée comme la source de la Garantie juridique, religieuse, scientifique, etc.

Ces médiations sont restées inaperçues dans le domaine des sciences cognitives. Le positivisme avait en effet réduit le signe à son seul signifiant et l'interprétation à l'identification du référent : une sémiotique ainsi appauvrie ne peut laisser de place au Point de vue ni à la Garantie. La pragmatique, avec notamment la théorie de la pertinence a semblé laisser une place à la notion de Point de vue, mais elle l'a universalisé avec son principe cognitif d'économie, indépendant de tout contexte, mais agissant en tout contexte, et a reformulé ainsi la providentielle « loi de moindre effort ».

Par ailleurs, comme la communication reste tributaire de l'idéologie informationnelle, les textes sans Point de vue déterminable ni Garantie pullulent désormais, notamment sur internet, le cynisme commercial déresponsabilisant toute notion de Garantie. Dans ce cas, la dualité éthique de la Portée n'englobe plus la dualité sémiotique de la Teneur, et si les messages restent évidemment déchiffrables, ils ne sont plus guère interprétables, dans la mesure où, s'ils gardent une signification, ils perdent leur sens.

La dominance de l'éthésis sur la sémiosis traduit la détermination en dernière instance de la linguistique externe sur la linguistique interne. Ainsi la Garantie valide-t-elle le Phore, en authentifiant sa forme canonique et en légitimant ainsi la Valeur qui lui est associée par l'interprétation. L'authenticité philologique et la légitimité herméneutique s'élaborent ainsi au cours du parcours interprétatif global.

L'articulation entre Teneur et Portée est cruciale, puisqu'elle intéresse le rapport entre linguistique interne et linguistique externe. Nous désignerons cette relation par le terme de *Praxis*, en rappelant que les textes, en tant que performances sémiotiques accomplies au sein de pratiques sociales, relèvent d'une praxéologie et non d'une ontologie. Liant la linguistique interne et la linguistique externe, la Praxis ne peut être caractérisée qu'en tenant compte du projet (éthique ou esthétique) porté par le texte. Soit, en résumant schématiquement :

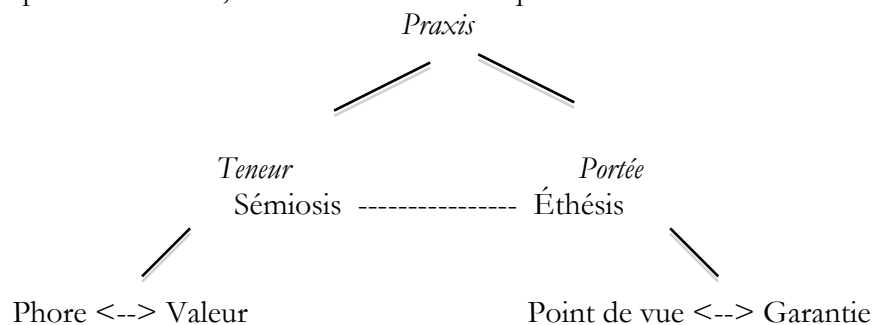


Figure 10 : La praxis articule la teneur et la portée

⁵⁷ Nous proposons (2001a) de nommer *sémiotique* (en une acception restreinte) la médiation qui permet de passer des (re)présentations aux signaux phénoménologiques et inversement, dans l'hypothèse que chez l'homme la perception est un phénomène hautement culturalisé, c'est-à-dire sémiotisé. La médiation *symbolique*, pour sa part, rend compte des parcours entre les zones anthropiques (identitaire, proximale et distale).

Les singes sont capables de passer du physique au représentationnel et de satisfaire ainsi aux normes des modèles cognitifs standard ; mais la médiation symbolique semble leur faire défaut.

Tout document, texte ou œuvre est produit et interprété au sein d'une pratique sociale et relève de son niveau sémiotique par son type pour le document, son discours et son genre pour le texte, à quoi s'ajoute son style pour l'œuvre. La Praxis concilie dans un cours d'action une situation et un sujet (individuel ou collectif) d'une part, et des normes linguistiques, génériques et discursives d'autre part. Cette conciliation de contraintes est assez complexe pour qu'il soit difficile de juger de son caractère d'optimalité, sinon par des jugements de valeur. La Praxis se dédouble en praxis génétique et praxis interprétative et la mise en relation des ces deux cours d'action définit un des problèmes majeurs de l'herméneutique.

C) Orientations linguistiques

En fonction de ces directions anthropologiques et sémiotiques, cinq orientations nous paraissent souhaitables pour une reconception adéquate des langues.

Limiter l'ambition étiologique. — La linguistique cognitive a certes eu le mérite de sortir du paradigme symbolique formel, sans pour autant avoir pu établir une sémiotique adéquate, en raison même de sa volonté d'expliquer, de son programme étiologique qui a affaibli sa capacité descriptive⁵⁸. En effet, le programme cognitif la conduit à vouloir expliquer les formes par le sens, le langage par la pensée, l'empirique par le spéculatif, et l'empêche par là de concevoir l'unité du contenu et de l'expression, comme la dualité entre linguistique interne et linguistique externe. Pourtant, la description des langues et de leurs régularités devrait passer avant leur explication par des forces externes intimidantes mais regrettamment vagues, comme la pensée, le monde ou l'évolution biologique. Aussi les linguistiques étiologiques, occupées à justifier le peu de faits qu'elles retiennent, restent-elles incapables de mettre en évidence de nouveaux observables.

Reconquérir l'expression. — La conception de l'expression que mettent en œuvre les grammaires cognitives reste presque aussi évasive que celle des grammaires formelles : elles distinguent les sons d'une part, les parties du discours d'une autre, mais ne disent rien par exemple sur la ponctuation – qui compte pourtant pour 20% des chaînes de caractères. On sait bien que pour le paradigme chomskyen l'écriture ne fait pas partie du langage, et que ni les documents, ni les textes, ni les œuvres ne relèvent de la linguistique.

Or l'expression des langues évolue et se complexifie au cours de l'histoire, avec l'écriture, l'enrichissement des supports, rouleaux, codex, aujourd'hui documents numériques. Occupées à réaffirmer la primauté du sémantique (assimilé au cognitif), les linguistiques cognitives reconduisent cependant une conception appauvrie de l'expression, à la différence des linguistiques de corpus, qui affrontées à la question du document numérique, ont renoué sur de nouvelles bases avec la philologie (cf. l'auteur, 2001, ch. 2).

Nous ne pouvons détailler ici l'articulation entre le concept philologique de document et le concept linguistique de texte (cf. l'auteur, à paraître), mais l'enjeu d'une reconquête de l'expression s'étend évidemment au traitement des documents. Or l'informatique linguistique n'a accès qu'à des chaînes de caractères, unités documentaires qui restent à qualifier linguistiquement, et de ce fait les approches formelles et non probabilistes n'ont pu remplir leurs promesses et ont été dépassées au milieu des années 1980 par les modèles connexionnistes, puis au milieu des années 1990 par la linguistique de corpus. Les succès empiriques de la linguistique de corpus tiennent à son exploitation de la richesse des documents et du fait qu'elle tient compte des

⁵⁸ On peut douter que l'explication causale convienne aux sciences de la culture, qui sont des sciences idiographiques et non nomothétiques. Sciences des objets complexes, elles ont accès à des conditions plutôt qu'à des causes, et les régularités qu'elles mettent en évidence, normes ou règles, ne sont pas les lois causales qu'une conception newtonienne de la science a longtemps parées d'un lustre prestigieux.

phénomènes de sémosis, ce qui permet de lier les propriétés de l'expression aux propriétés sémantiques. Par exemple, une application de détection automatique de sites racistes (Princip.net) a mis à profit des caractères locaux du document (jusqu'à la typographie) pour les corrélés à des caractérisations sémantiques globales (racisme ; cf. l'auteur, 2011, ch. 7).

L'extension du domaine de l'expression se justifie pleinement, ne serait-ce que par un critère d'efficacité : par exemple, les corpus racistes et antiracistes de Princip.net ont été soumis à validation exploratoire par un algorithme de classification automatique (de type SVM) : sur texte « nu » en format *txt*, le taux de recouvrement montait à 80% ; mais en conservant les étiquettes *html*, qui font certes partie du document, mais non de la langue, il montait à 94%. Cela s'explique si l'on songe que les codes *html* indiquent notamment des polices ou des couleurs dont l'usage spécifie les sites racistes les plus durs.

Reconcevoir la contribution de la syntaxe à la sémosis. — Aujourd'hui, les grammaires de construction contribuent méritoirement à reconcevoir la syntaxe comme sémosis, du moins aux paliers du syntagme et de la proposition. On peut toutefois détailler trois paliers de complexité qui déterminent autant de paliers de la sémosis.

(i) La sémosis interne du mot, ou plus précisément de la lexie, est déterminée par la syntaxe interne de la lexie, qui préside à l'articulation de ses morphèmes constituants. Bizarrement, cette syntaxe n'est guère décrite par les grammaires, mais abordée en lexicologie. Elle reste bien différente d'ailleurs de la syntaxe phrastique ordinaire : par exemple *Le paysan (S) cultive (V) les champs (O)* manifeste une structure Sujet-Verbe-Objet alors que *agri-(O), -cult-(V), -eur (S)* manifeste une structure inverse, OSV.

(ii) La sémosis au palier de la phrase et de la période est traditionnellement la plus étudiée par les grammaires, mais elle n'est pas thématisée comme telle : en linguistique cognitive, les problèmes d'appariement du contenu et de l'expression ont été soulevés dans les discussions sur la centralité de la syntaxe. L'évolution de la théorie chomskyenne a été régulièrement marquée par des reculs plus ou moins subreptices de la syntaxe en direction de la sémantique d'abord bannie⁵⁹. Ces reculs étaient nécessaires parce que la syntaxe est pour l'essentiel, comme l'affirmait Hjelmslev, l'organisation de la forme du contenu au palier de la phrase. Les grammaires cognitives ont transposé ces reculs en avancées, jusqu'à définir des syntaxes entièrement sémantiques. Une clarification s'impose cependant pour unifier leurs modèles partiels et réduire leur hétérogénéité interne : si elles sont hétérogènes, c'est qu'elles tentent d'articuler entre elles des propriétés relevant de niveaux différents et dépendant de systèmes de normes qui ont chacun leur propre régime d'évolution.

(iii) Elles n'y parviennent guère, car cette articulation dépend d'un niveau encore supérieur, celui du texte. En effet, en vertu du principe général de la détermination du global sur le local, l'identification d'un signe et la caractérisation d'une construction syntaxique dépendent du texte dans lequel ils sont inclus, tant par sa date que par le discours dont il relève et le genre dont les normes le structurent. Dans les grammaires cognitives, comme d'ailleurs dans la plupart des autres, beaucoup de phénomènes d'ambiguïté ou d'indétermination sont ainsi des artéfacts imputables à l'absence du palier textuel.

Nous ne prétendons pas que l'on puisse définir des grammaires textuelles au sens trop fort qui est de mise pour les grammaires formelles. On peut toutefois mettre en évidence comment les normes textuelles, en premier lieu celles du discours, puis celles du genre, enfin celles du style, sont corrélées au *casting* morphosyntaxique et contribuent à la sémosis textuelle (pour une confirmation expérimentale, cf. Malrieu et Rastier, 2001).

En outre, des recherches en linguistique de corpus ont mis en évidence des corrélations inédites et jusqu'ici inconcevables entre niveaux linguistiques. Par exemple, dans un corpus

⁵⁹ Ce furent par exemple les restrictions de sélection, règles d'isosémie introduites dans *Aspects* en 1965, ou le théta-critère qui en 1981 dans *Government and Binding* introduisait des cas sémantiques.

romanesque, Évelyne Bourion (2001) a pu confirmer la corrélation entre des noms de sentiments et les ponctuations dans les contextes où ces noms apparaissent. Ainsi, les sentiments ponctuels, brusques, comme la *colère* ou la *joie* sont-ils fortement associés aux points de suspension. L'étude en corpus permet ainsi de souligner les corrélations entre contenus lexicaux et ponctèmes.

Au plan *phonétique*, on constate également des effets de solidarité entre paliers : ainsi, dans les tragédies de Racine, les phonèmes du nom du personnage principal, surtout quand il constitue le titre, sont significativement diffusés sur l'ensemble du texte (cf. Beaudouin, 2002, 8.3.2). Les éléments d'une forme phonique locale se trouvent diffusés pour constituer un fond perceptif global. En outre, dans son analyse de Racine, Beaudouin (*ibid.* § 8.3.3) a pu montrer que le champ sémantique de la mort était associé à un mètre anapestique et le champ sémantique de l'amour à un mètre iambique : la mort est repos, donc les accents sont plus rares, alors que l'amour se trouve passionnément associé à des accents plus fréquents. Mieux encore, le taux d'hémistiches irréguliers selon les actes semble corrélé à la structure narrative globale (cf. Beaudouin, 2002, § 8.3.4).

Ces sortes de corrélations entre plans du contenu et de l'expression légitiment la notion de *contextualité hétéroplane* (cf. *supra*, § 4). On ressent le besoin d'une théorie qui puisse penser ces corrélations, c'est-à-dire d'une linguistique informée par une sémiotique textuelle⁶⁰ : elle supposerait tout à la fois une reconsidération de *la* sémiotique comme discipline et *du* sémiotique comme domaine d'objectivité. Nous avons formulé quelques propositions intéressant les divers paliers de complexité, mot, phrase et texte, dans le cadre général d'une anthropologie sémiotique (voir l'auteur, 2002, ch. 14) : c'est une manière de rompre avec la sémiotique *du* signe pour privilégier une étude de la sémosis à ses différents paliers.

La linguistique générale est menacée d'un démembrement qui répartirait sans reste ses divers domaines entre sciences de la cognition et sciences de la communication, mais la linguistique de corpus, qui en a hérité la problématique historique et comparative, peut apporter une base empirique aux grammaires cognitives pour caractériser les représentations collectives, tout comme aux études de médias qui font l'ordinaire des sciences de la communication. Pour ce qui concerne la linguistique cognitive, cette collaboration, déjà commencée, conduira sans doute à de notables inflexions.

Étendre l'empan des observables. — Si les linguistiques cognitives, orthodoxes ou dissidentes, se sont peu souciées des textes, encore moins des corpus, ce fait ne doit pas être rapporté à un choix scientifique, comme s'il s'agissait d'une simple opinion politique. C'est un corps traditionnel de conceptions sur le langage qui est mis en jeu.

Le matériel des observables n'est pas plus étendu en linguistique cognitive qu'en philosophie du langage. On en reste à des mots, à des syntagmes et à des phrases généralement courtes. La plupart ne sont pas attestés : ce sont des exemples forgés (*the cat is on the mat*), sans source, donc sans point de vue ni garantie. Les dimensions complexes sont éludées : complexité des textes, des styles, des genres, des discours, tout comme les variations diachroniques, diatopiques, diaphasiques. En effet, tout comme la philosophie du langage, la linguistique cognitive est une théorie du langage et non des langues considérées dans leur diversité. Elle décrit certes diverses langues, mais pour y discerner des processus universaux : ces universaux de méthode, qui appartiennent à la théorie, sont reversés à l'esprit humain. Le manque d'applications, pour le traitement des corpus numériques par exemple, découle de cette posture spéculative.

Détailler l'articulation entre linguistique interne et linguistique externe. — Pour la philosophie du langage, la diversité des langues n'a jamais constitué qu'un obstacle à surmonter et toute son histoire atteste que le langage reste pour elle une notion philosophique.

⁶⁰ Faute de place, nous n'aborderons pas ici la question de la sémosis intertextuelle qui permet de requalifier un corpus de départ en intertexte (cf. l'auteur, 2008).

L'approche scientifique du problème de la diversité des langues a toutefois permis voilà deux siècles la formation de la linguistique générale, historique et comparée : elle a pu rompre avec les spéculations philosophiques pour sortir de l'universel et constituer les langues en champ d'objectivité spécifique.

Cependant, après la seconde guerre mondiale, la linguistique, faute de réflexion épistémologique propre, s'est assimilé des philosophies du langage de tradition anglo-saxonne divisées en deux courants : (i) celui de la *philosophie formelle*, illustré en syntaxe par des auteurs comme Chomsky (inspiré par Carnap) et en sémantique par Montague (*Formal Philosophy*, 1974), et (ii) celui de la *pragmatique*, illustré par des philosophes comme Austin, Grice, Searle voire des sociologues comme Goffman⁶¹. Le premier courant a occupé le champ de la *linguistique interne*, le second celui de la *linguistique externe*, sans que l'articulation entre les deux linguistiques puisse être maintenue, car Morris et Carnap, en traçant la division entre la syntaxe, la sémantique et la pragmatique, les avaient instituées en disciplines autonomes en leur attribuant des objets distincts.

Faute de pouvoir être articulées entre elles, les deux linguistiques, interne et externe, sont demeurées également incomplètes et ne peuvent que se séparer pour rejoindre ces deux nébuleuses disciplinaires que sont les sciences cognitives et les sciences de la communication. Or l'articulation entre linguistique interne et linguistique externe était précisément le problème majeur de la linguistique générale, chez des auteurs comme Steinthal, Saussure, Meillet, Dumézil, Benveniste, Coseriu.

Noyau historique de la linguistique, la tradition logico-grammaticale est *internaliste*, si l'on peut dire en deux sens : elle décrit les règles grammaticales indépendamment de leur variation en contexte, ou du moins en concevant cette variation comme une perturbation ; elle rapporte les régularités à une forme de rationalité universelle, qui prend la forme d'un langage intérieur sans expression nécessaire.

En revanche, les situations de parole, les actions de production et d'interprétation, les pratiques différenciées relèvent de la linguistique externe et ont traditionnellement constitué l'objet des problématiques rhétoriques et herméneutiques, plus complexes et beaucoup moins unifiées. La perspective néo-saussurienne peut cependant permettre d'articuler linguistique interne et linguistique externe, car elle montre que les textes (oraux comme écrits) sont tout à la fois les objets empiriques de la linguistique et les moyens des interactions sociales. Cela suppose une théorie de l'action qui englobe la *praxis* au sens particulier que nous avons précisé plus haut (cf. figure 10). Enfin, tant au plan épistémologique qu'au plan méthodologique, l'étude des textes et des corpus permet à présent de formuler des hypothèses précises et de trouver des sanctions expérimentales par l'instrumentation logicielle (cf. l'auteur, 2011).

Redéfinir la cognition. — Le concept ordinaire de la cognition fait de la connaissance une activité spontanée et incoercible du « monde reflété » selon Jackendoff – les thèmes phénoménologiques des recherches cognitives actuelles dérivent de ce point de vue. En cela, la cognition humaine ne diffère guère de la cognition animale : il est certes possible de restreindre en effet la connaissance à une *awareness*, mais on ne peut négliger pour autant que les connaissances sont des objets culturels, élaborés dans des textes scientifiques et techniques. En cela, les connaissances scientifiques ne relèvent pas de la cognition conçue dans une problématique évolutionniste qui se prête à la naturalisation.

⁶¹ À l'exception de Chomsky, qui a suivi les cours de linguistique mathématique de Harris, ces auteurs n'ont pas reçu de formation en linguistique et ne s'appuient d'ailleurs pas sur ses acquis.

Toujours utile comme source de réflexion, la philosophie du langage devient anachronique pour une linguistique consciente de ses objectifs : depuis qu'elle a défini son champ d'objectivité, ses objectifs et ses méthodes, elle a besoin d'une *philosophie de la linguistique*, c'est-à-dire d'une épistémologie propre. Aussi les œuvres de philosophes comme Cassirer ou Ricœur, qui ont réfléchi la linguistique de leur temps, constituent pour les linguistes des sources de réflexion précieuses, car elles dessinent la philosophie de la linguistique et permettent de préciser son appartenance aux sciences de la culture.

La cognition spontanée des individus reste de l'ordre de la doxa : les *frames*, schémas et prototypes sont des formes de manifestation des normes doxales, comme le rappelait à sa manière *Metaphors we live by*, de Lakoff et Johnson (1980). Or les normes doxales articulent des préjugés : par exemple, une expression comme *les lumières de la raison*, dans laquelle ces auteurs voient une association cognitive universelle, reste parfaitement occidentale. Or on ne saurait confondre l'opinion, fût-elle cognitive, avec la connaissance, et il serait parfaitement ethnocentrique de vouloir naturaliser la doxa, fût-elle californienne.

Il faut en revanche la décrire et une linguistique de la doxa peut être édifiée à partir de corpus. Parallèlement, la linguistique de corpus théoriques peut aider à problématiser les connaissances scientifiques et techniques (cf. l'auteur, 2004, 2005).

Dans cette perspective, la cognition n'est pas une perception d'un monde naturel ou artificiel (pour reprendre les catégories de Rosch), mais un couplage hautement culturalisé avec notre environnement sémiotisé. Aussi, les connaissances, comme les langues et les autres systèmes de signes qui les articulent, ne sont pas en nous, comme le veulent l'innéisme et l'individualisme méthodologique, mais d'abord entre nous : elles appartiennent au monde où nous vivons, peuplé d'objets culturels et de performances sémiotiques.

La tâche des sciences est d'objectiver de manière critique de nouveaux observables. Elles ne se réduisent pas pour autant à un système de « stockage externe » de connaissances, mais constituent bien l'un des domaines où s'exerce notre couplage avec notre environnement. Ainsi, pourrait-on dire, connaître, c'est apprendre au sein d'une pratique sociale ; et il serait paradoxal que les sciences, tant les connaissances scientifiques que les processus de leur élaboration, restent étrangères à l'agenda des recherches cognitives.

*

Épilogue : dualités sémiotiques et cognition. — On pourrait considérer cette étude comme un commentaire de la linguistique cognitive d'après un point de vue qui lui est étranger, celui de la linguistique historique et comparée néo-saussurienne. Ce serait réducteur, car la question centrale que nous avons débattue, celle du dualisme sémiotique, intéresse directement les rapports entre le corps et l'esprit-cerveau, problème fondateur du cognitivisme.

Le cognitivisme peut être considéré comme une forme d'anthropologie philosophique dont Chomsky (1966) a cru voir les prémisses dans la linguistique cartésienne. Il n'en a retenu ou projeté que le dualisme divisant voire opposant pensée et langage, faisant de l'homme, par une massive métaphore, une sorte d'animal-machine qui a plus d'affinités avec l'homme-machine de La Mettrie qu'avec Descartes.

Certes, le monisme matérialiste du cognitivisme orthodoxe assimile esprit et cerveau, qui ne diffèrent que comme le hardware (ou plus exactement *wetware*) et le software. Peu importe ici que le déterminisme innéiste qui se réclame du néo-darwinisme n'ait plus grand chose de commun avec le darwinisme « historique », le software est natif – comme sur les PC Microsoft – et il contient une grammaire universelle, censée être une « composante hypothétique du patrimoine génétique » (Chomsky).

Ainsi, avec le positivisme logique, le dualisme métaphysique traditionnel qui opposait la matière et l'esprit a-t-il pris la forme d'un dualisme sémiotique qui oppose le contenu réputé idéal, et l'expression réputée matérielle, ce qui réduit le sens à des représentations et les signes à des objets physiques comme les autres. Ce dualisme rend inconcevable le couplage des sujets et des sociétés avec leur environnement sémiotique (cf. l'auteur, à paraître) car il réduit le langage à peu de chose : des phrases et non des textes, sans corpus, sans normes sociales de style, de genre et de discours, sans documents (donc sans écriture) et a fortiori sans œuvres.

Aussi doit-on approuver le principe même des grammaires de construction, quand il réduit le dualisme sémiotique. L'enjeu est crucial, car en Occident le signe a toujours été conçu à l'image de l'homme, le sens correspondant à son esprit et le son à son corps.

Faute de connaissances physiologiques, l'articulation de l'esprit et du corps est cependant restée problématique : la solution que développe Aristote dans le *De Anima (Peri Psuchès)* consiste à postuler une âme matérielle qui assure le lien entre les deux. Elle revêt une forme végétative, sensitive ou intellectuelle, ce qui correspond à la hiérarchie entre les plantes, les animaux et les hommes.

La question de l'articulation entre ces formes de l'âme s'est reposée à nouveaux frais dans les recherches cognitives depuis le milieu des années 1980, quand on a privilégié le problème de l'*embodiment*, en soulignant la dépendance réciproque des processus perceptifs et (re)présentationnels, la dualité entre processus ascendants et descendants, voire plus récemment l'interdépendance entre cerveau neuronal et cerveau hormonal, représentations et émotions, etc. Cette évolution, dont nous esquissions un tableau voici vingt ans, peut conduire à reconcevoir le langage d'une manière qui fasse droit à sa complexité, sans égard pour les complications dogmatiques du cognitivisme orthodoxe.

Si à présent les âmes d'Aristote sont devenues des localisations cérébrales, si leurs rapports sont descriptibles comme des interactions entre les différentes zones (et étapes évolutives) du cerveau, du système limbique au cortex préfrontal, la question de la sémosis demeure entière : n'étant pas codée dans des instances systématiques, elle se pose diversement pour les différentes performances sémiotiques ; par exemple, en linguistique, elle dépend des styles, des genres et des discours, et appelle ainsi une perspective interprétative pour faire droit à la complexité.

Envisagée aujourd'hui par certains cercles de sémioticiens, la *naturalisation* du sémiotique, par son monisme réducteur, ne saurait résoudre ni même poser la question de la sémosis. C'est bien au contraire une sémiotisation des recherches cognitives qui peut permettre de décrire les spécificités de la cognition humaine. Si la sémosis indiciaire est commune à la plupart des animaux supérieurs, la sémosis symbolique propre aux langues et autres sémiotiques complexes reste une capacité humaine spécifique, liée au développement du cortex préfrontal qui permet la manipulation des objets absents. Par exemple, des singes peuvent apprendre et manipuler des signaux, mais ils n'ont pas pour autant accès aux symboles et l'on n'a jamais vu de chimpanzés saussuriens.

La capacité symbolique a émergé dans le couplage des groupes humains avec l'environnement sémiotisé qu'ils ont élaboré et dans lequel les langues tiennent une place éminente. Aussi la spécificité de la cognition humaine pourra-t-elle être décrite par un programme de recherche sur les dualités sémiotiques, et notamment la dualité entre contenu et expression : c'est là, nous semble-t-il, un agenda prometteur pour les sciences cognitives.

Certes la dualité entre contenu et expression n'est pas la seule dualité sémiotique et notre propos pourrait être étendu à d'autres comme la dualité synchronie / diachronie par exemple. Mais retenons que la dialectique portée par le concept de dualité permet tout à la fois d'échapper au dualisme métaphysique (matière / esprit), comme au matérialisme mécaniste qui justifie le monisme du positivisme logique et du cognitivisme orthodoxe qui le prolonge : en effet, toute dualité suppose une variation complémentaire de points de vue, et reste irréductible à l'apodictique, traditionnelle pour la problématique logico-grammaticale qui s'appuie sur des oppositions binaires tant entre vérité et fausseté logique qu'entre grammaticalité et agrammaticalité, en négligeant les points de vue et les intervalles temporels pour parvenir à des « vérités » objectives et éternelles. Les dualités sémiotiques font en revanche droit à la complexité irréductible des objets culturels que sont les documents, les textes, les œuvres, et les langues elles-mêmes.

N.B. : J'ai plaisir à remercier ici Jean-Baptiste Guignard, Amal Guha, Carine Duteil et Sylvain Loiseau.

Bibliographie

Abréviations

[CLG] : *Cours de linguistique générale* (1972), Paris, Payot.

[ELG] : *Ecrits de linguistique générale* (2002), Paris, Gallimard. Édition par S. Bouquet et R. Engler.

- Aristote (1965) *De l'interprétation, in Organon*, Tricot, J. (éd.), Paris, Vrin.
- Aristote (1975) *La poétique*, Dupont-Roc, R. & Lallot, J. (éds), Paris, Seuil.
- Aristote (1981) De l'expression [Peri hermeneias], 16 a, trad. F. Desbordes, in Baratin, M. & Desbordes, F., *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Paris, Klincksieck.
- Beaudouin, V. (2002) *Rythme et mètre du vers classique. Corneille et Racine*, Paris, Champion.
- Bourion, E. (2001) *L'aide à l'interprétation des textes électroniques*, Thèse, Université de Nancy II. Ed. pdf. <http://www.texto-revue.net>
- Cadiot, P. et Visetti, Y.-M. (2001) *Pour une théorie des formes sémantiques*, Paris, PUF.
- Chiesa, C. (1992) Le problème du langage intérieur dans la philosophie antique de Platon à Porphyre, *HEL*, XIV, 2, pp. 15-30.
- Chomsky, N. (1957) *Syntactic Structures*, Gravenhage, Mouton.
- Chomsky, N. (1966) *La linguistique cartésienne*, Paris, Seuil.
- Chomsky, N. (1981) *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht, Foris Publications.
- Chomsky, N. (1984) La connaissance du langage, *Communications*, 40.
- Coseriu, E. (1962) *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, Gredos.
- Coseriu, E. (2006) *Textlinguistik. Eine Einführung*, Tübingen, Narr.
- Coseriu, E. (2007a) Synchronie, diachronie et histoire, in: *Texto!* [Disponible sur: http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres E/Coseriu_SDH/Sommaire.html]. Trad. Thomas Verjans.
- Coseriu, E. (2007b) Du primat de l'histoire, *Texto!* [Disponible sur: <http://www.revue-texto.net/index.php?id=1851>]. Trad. Stijn Verleyen.
- Croft W. & Cruse D.A. (2004) *Cognitive linguistics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Fauconnier, G. (1997) *Mappings in Thought and Language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Fauconnier, G. et M. Turner. (2002) *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.
- Fillmore C. J. (1985) Frames and the semantics of understanding, *Quaderni di Semantica*, VI(2), 222-254.
- Fillmore, C.J. (1982) Frame semantics, *Linguistics in the Morning Calm*, Séoul, Hanshin, 111-137.
- Fischer K. & Stefanowitsch A., (éd.) (2007) *Konstruktionsgrammatik : Ein Überblick*, Tübingen, Stauffenburg.
- François, J. (2008) Les grammaires de construction, un bâtiment ouvert aux quatre vents, *Cahiers du Crisco*, 26, pp. 3-23.
- Gardner, H. (1985) *The Mind's New Science : a History of the Cognitive Revolution*, New-York, Basic Books.
- Goldberg, A. (1995) *Constructions: a Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago, University of Chicago Press.
- Goldberg, A. (2006) *Constructions at Work : the Nature of Generalization in Language*, Oxford, Oxford University Press.
- Goldberg, A. et D. Casenhiser (2008) Construction Learning and SLA, *Handbook of Cognitive Linguistics and Second Language Acquisition*, Mahwah, Lawrence Erlbaum, 197-215.

Goldberg A. & Jackendoff R. (2004) The resultative as a family of constructions, *Language* 80, pp. 532-68.

Gries, S. Th. (à paraître) Corpus linguistics, theoretical linguistics, and cognitive/psycholinguistics: towards more and more fruitful exchanges, in Joybrato Mukherjee & Magnus Huber (eds.), *Corpus linguistics and variation in English: Theory and description*, Amsterdam: Rodopi.

[En ligne :

http://www.linguistics.ucsb.edu/faculty/stgries/research/ToApp_STG_CorpLingTheory-CogPsycholing_CorpLingVarEng.pdf

Guignard, J.-B. (2008) *La linguistique cognitive : épistémologie d'un modèle émergent*. Doctorat de l'Université de Bordeaux 3.

Guignard, J.-B. (2010) Sémiotique cognitive — Aspects d'une (autre) théorie computationnelle, *Texto !* XV-1.

[En ligne], URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2479>.

Guignard, J.B. et J. Puckica (2009) *Les grammaires de construction*, Grenoble, Ellug.

Hjelmslev, L. (1968 [1943]) *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Editions de Minuit.

Komatsu, E. (éd.) (1993) *Cours de linguistique générale. Premier et troisième cours d'après les notes de Riedlinger et Constantin*, Tokyo, Université Gakushuin.

Lakoff G. (1987), *Women, fire, and dangerous things – What categories reveal about the mind*. Chicago, Chicago University Press.

Langacker, R. (1987) *Foundations of Cognitive Grammar, Vol. 1, Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.

Langacker, R. (1999) *Grammar and Conceptualization*. Berlin-New York, Mouton de Gruyter.

Malrieu, Denise, et Rastier, François (2001) Genres et variations morphosyntaxiques, *Traitements automatiques du langage*, 42, 2, pp. 547-577.

Montague, R. (1974), *Formal Philosophy*, New Haven, Yale University Press.

Morris, C.W. (1946) [1971] *Signs, language and behaviour*, New-York, Prentice Hall.

Morris, C. W. (1971), *Writings on the General Theory of Signs*, La Haye, Mouton.

Ogden, C.K. & Richards, I. A. (1923), *The Meaning of Meaning*, Londres, Routledge and Kegan Paul.

Pinker, S. (1999) *Words and Rules*, New York, Harper and Collins.

Rastier, F. (1987) *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.

Rastier, F. (1989) *Sens et textualité*, Paris, Hachette.

Rastier, F. (1990) La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique, *Nouveaux actes sémiotiques*, 9.

Rastier, F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.

Rastier, F. (1993) La sémantique cognitive et l'espace, in *Images et langages—Multimodalité et modélisation cognitive*, Actes du colloque interdisciplinaire du CNRS, Paris, pp. 173-185.

Rastier, F. (1994) *Sémantique pour l'analyse*, avec la collaboration de Marc Cavazza et Anne Abeillé, Paris, Masson.

Rastier, F. (1996a) Problématiques du signe et du texte, *Intellectica*, 23, pp. 11-53

Rastier, F. (1996b) Représentation ou interprétation ? — Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique, in Rialle, V., Fissette, D. (éd.), *Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une philosophie de l'esprit*, Grenoble, Presses Universitaires, pp. 219-232.

Rastier, F. (2001) *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.

Rastier, F. (2003) Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée, in Bouquet, éd., *Saussure*, Paris, L'Herne, pp. 23-51.

Rastier, F. (2005a) Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus, in Geoffrey Williams (éd.) *La linguistique de corpus*, Presses universitaires de Rennes, 31-46.

Rastier, F. (2005b) Les sciences cognitives, entretien avec Philippe Lacour, *Labyrinthe*, 20, p. 117-134.

- Rastier, F. (2006a) Saussure au futur. Écrits retrouvés et nouvelles réceptions, *La linguistique*, 42, 1, pp. 3-18.
- Rastier, F. (2006b) Formes sémantiques et textualité, *Langages*, 163, pp. 99-114.
- Rastier, F. (2006c) De l'origine du langage à l'émergence du sémiotique, *Marges Linguistiques*, 11, pp. 397-325.
- Rastier, F. (2007) Passages, *Corpus*, 6, pp. 125-152.
- Rastier, F. (2009) Pour un remembrement de la linguistique — Enquête sur la sémantique et la pragmatique, in Dominique Verbeke, éd. *Entre sens et signification — Constitution du sens : points de vue sur l'articulation sémantique-pragmatique*, Paris, L'Harmattan, 2009, pp. 251-278.
- Rastier, F. (2011) *La mesure et le grain — Sémantique de corpus*, Paris, Champion.
- Rastier, F. (à paraître) Du document au texte et à l'œuvre, in Matteo Treleani, éd., Paris, INA-L'Harmattan.
- Rosch, E. (1978) Principles of categorization, *Cognition and Categorization*, Hillsdale, Erlbaum, pp. 27-48.
- Saussure, F. de (1972 [1916]) *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot (édition de T. De Mauro).
- Saussure, F. de (2002) *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Sériot, P. (2004) Oxymore ou malentendu ? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d'Anna Wierzbicka, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 57, pp. 23-43.
- Sériot, P., (éd.) (2005) Un paradigme perdu : la linguistique marriste, *Cahiers de l'ILSL*, 20.
- Stefanowitsch, A. (2007) Konstruktionsgrammatik : Ein Überblick, in Fischer K. & Stefanowitsch, A. (dir.) *Konstruktionsgrammatik – Von der Anwendung zur Theorie*, 2e édition, Dordrecht, Foris, pp. 3-17.
- Stefanowitsch, A. & S. Th. Gries (2003) Collostructions : Investigating the interaction of words and constructions, *International Journal of Corpus Linguistics*, 8/2, pp. 209-243.
- Taylor, J.R. (2002) *Cognitive Grammar*, Oxford, Oxford University Press.
- Thomas d'Aquin (1968) *Somme théologique*, Paris-Tournai, Editions du Cerf - Desclée de Brouwer.
- Wierzbicka, A. (1972) *Semantic Primitives*, Frankfurt a/Main, Athenaeum (trad. fr. *Les primitifs sémantiques*, Paris, Larousse, 1993).
- Wierzbicka, A. (1980) *Lingua Mentalis: the Semantics of Natural Language*, Sydney - New-York, Academic Press.
- Wierzbicka, A. (1988) *The Semantics of Grammar*, Amsterdam – Philadelphia, J. Benjamins.
- Wierzbicka, A. (1990) Dusha (=Soul), Toska (=Yearning), Sud'ba (=Fate) : Three key concepts in Russian language and Russian culture, in Zygmunt Saloni (ed.): *Metody formalne w opisie języków słowiańskich*, Białystok, Białystok University Press, pp. 13-36.
- Wierzbicka, A. (1991) *Cross-cultural Pragmatics : the Semantics of Human Interaction*, Berlin - New-York, De Gruyter.
- Wierzbicka, A. (1992) The Russian Language, in A.Wierzbicka, *Semantics, Culture and Cognition : Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations*, New-York, Oxford University Press, chap. 12, pp. 395-441.
- Wierzbicka, A. (1997) *Understanding Cultures through their Key Words: English, Russian, Polish, German and Japanese*, New-York, Oxford University Press.
- Wierzbicka, A. (2001) *What Did Jesus Mean? Explaining the Sermon on the Mount and the Parables in Simple and Universal Human Concepts*, Oxford, Oxford University Press.